

dans Étienne Lopicard
L'Homme, cet inconnu d'Alexis Carrel (1935).
Anatomie d'un succès, analyse d'un échec
2019



Quand le livre devient programme politique

Après l'étude de la réception de *L'Homme, cet inconnu* dans les milieux scientifiques et religieux, ce chapitre explore la dimension politique de sa réception. Le terme de « politique » est à prendre ici au sens large, c'est-à-dire au sens de la sphère publique. Cet intérêt manifesté par Carrel et les Philosophes pour « la chose publique » n'est pas nouveau. En étudiant la dimension politique de sa réception, l'on poursuit donc l'analyse des relations qui existaient entre les Philosophes et la cité, ainsi que leurs efforts pour diffuser leurs idées et influencer sur le cours des choses.

Basée sur l'abondante correspondance entretenue par Carrel avec ses amis Philosophes, l'analyse doit toutefois faire place à celle avec Charles Lindbergh. Ce dernier avait travaillé pendant cinq ans de manière informelle avec Carrel à l'Institut Rockefeller, lorsqu'à la fin de 1935, suite à la pression médiatique qui suivit le rapt de son fils, il décida d'émigrer en Angleterre avec sa famille¹. S'ensuivirent de nombreux échanges épistolaires avec Carrel qui jettent une lumière nouvelle sur les effets du succès de *L'Homme, cet inconnu* sur son auteur.

DU LIVRE AU MANIFESTE

Dès l'année 1936, les relations entre Carrel et le nouveau directeur de l'Institut Rockefeller s'étaient tendues. Voulant promouvoir la nouvelle technique d'étude des organes *in vitro* mise au point avec Lindbergh et déjà inquiet quant à l'avenir de ce type de recherche à l'Institut, Carrel jugea opportun de la présenter dans des congrès internationaux et de

¹ A. S. Berg, *Lindbergh*, G. P. Putnam's Sons, NY, 1998, p. 340-341.

tâcher d'en encourager l'utilisation par d'autres équipes de chercheurs. Ainsi, après qu'Albert Fischer, son ancien élève désormais établi à Copenhague, ait manifesté le désir de voir l'appareil de Lindbergh faire l'objet d'une présentation au Congrès de cytologie expérimentale qu'il organisait², Carrel écrit à Lindbergh le 9 mai 1936 :

Je crois que la démonstration de votre appareil au Congrès international à Copenhague sera utile. Après tout, la technique est suffisamment au point, au moins pour certains organes. C'est important qu'il puisse être utilisé dans d'autres laboratoires que les nôtres. L'avenir de l'Institut Rockefeller est incertain. Je crois que le coût et l'effort nécessaires à l'installation de l'appareil quelque part à Copenhague en valent la peine. Je vais écrire au Dr. Fischer³.

Notons que Carrel ne présente ici comme incertain ni son avenir, ni celui de ses laboratoires, mais bien celui de l'Institut Rockefeller lui-même. L'idée d'une nouvelle institution semble pourtant avoir déjà été évoquée. À la fin de cette même lettre, Carrel ajoute en effet à l'attention de Lindbergh :

Vous avez tout à fait raison de penser que quelque chose de tangible et d'intéressant, est nécessaire, aussi bien pour le profane que pour le spécialiste, à la mise en place d'un nouvel organisme de recherche. Je serai très intéressé, en juin, d'en savoir davantage sur vos projets (*to hear of your plans*) d'expériences avec des anthropoïdes dans un environnement approprié⁴.

D'après ce paragraphe, les éléments nécessaires à la mise en place d'un nouvel organisme de recherche semblent donc avoir fait l'objet d'une discussion entre les deux associés. Il est toutefois difficile de déterminer à partir de ces deux seules phrases de quel projet il s'agit et lequel des deux en est à l'origine. En effet, la première porte à croire que Lindbergh réagit ici à une proposition de Carrel, mais la deuxième semble indiquer, au contraire, que le contenu du projet en question est celui de Lindbergh. Lindbergh avait quitté les États-Unis à la fin de l'année précédente et les deux hommes cherchaient peut-être tout simplement à définir de quelle manière ils pourraient poursuivre leur coopération sur le plan scientifique.

2 AC à CAL, 7 avril 1936, Charles A. Lindbergh Papers (MS 325), Mss & Arch, Yale U Lib, New Haven (désormais : CALP – MS 325), S 1, B 7, d. 177.

3 AC à CAL, 9 mai 1936, *ibid.*

4 *Ibid.*

Il faut attendre l'automne 1936 pour que d'autres éléments apparaissent dans la correspondance de Carrel au sujet du projet d'institut. Deux jours après son retour aux États-Unis, Coudert lui envoya une lettre accompagnée d'une copie de son dernier échange avec Walter Price. Les idées de Carrel sont au cœur de cet échange. Le 18 septembre, Price écrivait :

Je ne crois pas avec Carrel, Fred, que le monde puisse être autrement orienté vers de meilleures directions par les efforts conjoints d'esprits intelligents. La nature a fait les hommes comme ils sont et ils agissent en obéissant à une seule loi, qui est la loi du changement. À mon avis, rien n'est fait de manière permanente pour le bien, ou pour le mal, dans ce monde. Le Dieu Tout puissant, ou qui que ce soit, a fait les hommes avec certaines pulsions. Ces pulsions comprennent les sentiments de haine et d'amour, de folie et de sobriété et l'incapacité à exercer le pouvoir de manière permanente sans en devenir intoxiqué. En conséquence, l'histoire du monde n'est rien d'autre qu'une seule période d'action et de réaction, de rétablissement et de corruption et la ligne moyenne est de courte durée⁵.

Dans sa réponse, Coudert faisait observer que, bien que ressassant constamment « l'inutilité de l'effort humain », Price était lui-même « le plus actif des hommes » et qu'alors « qu'il dépréciait toute tentative destinée à améliorer ce monde troublé, il n'y avait pas de cause généreuse qui ne mobilisa sa sympathie, et souvent son portefeuille⁶. » Il ajoutait encore : « Peut-être que Marc Aurèle et le Dr. Carrel ont raison lorsqu'ils croient au triomphe ultime de la raison et à la vie de l'esprit telle que vous la pratiquez et le contraire de ce que vous prêchez de manière si éloquente et persuasive⁷. » À la fin de cette lettre, Coudert proposait, sur un ton facétieux, une idée de débat pour la prochaine rencontre des Philosophes.

À la prochaine réunion des Philosophes, votre étrange cas de schizophrénie constituera le sujet essentiel de la discussion. Le Dr. Carrel présidera, vous serez appelé à la barre comme témoin, le père Clifford dirigera le contre-interrogatoire, et Boris et moi, peut-être aidés par le Dr. Peterson, siégerons à la place des jurés⁸.

5 WP à FRC, 18 septembre 1936, copie incluse dans FRC à AC, 29 septembre 1936, GU-ACP, B 41, d. 34.

6 FRC à WP, 21 septembre 1936, copie incluse dans *ibid.*

7 *Ibid.*

8 *Ibid.* Coudert avait également inclus dans son envoi à Carrel, copie d'une lettre reçue d'un professeur de la Sorbonne qui venait de faire paraître un livre sur les changements

Le groupe des Philosophes débattait donc. Notons que, quelle que soit la manière dont l'idée est exprimée, elle situe toujours Carrel au cœur des choses. Le groupe des Philosophes qui avait été, par ailleurs, restreint durant la phase d'élaboration du livre, s'élargit à nouveau pour inclure Walter Price ainsi que le Dr. Peterson, président du Comité sur la médecine et la religion de l'Académie de médecine de New York⁹. Au-delà de ces renseignements formels, cet échange comporte une information essentielle : la discussion des Philosophes portait sur la possibilité éventuelle d'orienter le monde autrement, « par les efforts conjoints d'esprits intelligents ». Cette idée, ici explicitement attribuée à Carrel, correspond à l'appel lancé, dans le dernier chapitre de *L'Homme, cet inconnu*, en vue de fonder une sorte de « haut conseil » scientifique, sur le modèle de la Cour suprême des États-Unis¹⁰. On aurait donc ici les premiers linéaments du processus de transformation du livre en une nouvelle institution et, de ce fait, de la manifestation de l'un des effets du livre dans le monde. Coudert ne s'y trompe pas et rattache la conviction de son ami biologiste à la tradition stoïcienne, représentée ici par Marc-Aurèle, qui croyait « au triomphe ultime de la raison et à la vie de l'esprit telle que vous [Walter Price] la pratiquez¹¹. »

Deux éléments semblent donc jouer un rôle dans la transformation du succès du livre en projet d'institution. D'une part, la recherche entamée avec Lindbergh et les difficultés rencontrées par Carrel dans ses relations avec la nouvelle direction de l'Institut Rockefeller et, d'autre part, l'importance que revêtait aux yeux des Philosophes le fait d'intervenir dans la sphère publique. Voyons la tournure que prit le dialogue entre Carrel et Lindbergh à l'automne 1936 avant d'examiner celle que prirent les événements au sein du groupe des Philosophes.

Après l'allusion du mois de mai à un « nouvel organisme de recherche », apparue dans leur correspondance, les deux hommes s'étaient retrouvés tout d'abord à Copenhague à l'occasion du Congrès de cytologie expérimentale puis à Saint Gildas, dans la demeure bretonne de Carrel. La mise en place par Carrel à son retour aux États-Unis, au sein de

survenus en Allemagne. Cf. H. Lichtenberger, *L'Allemagne nouvelle*, Flammarion, Paris, 1936.

9 Carrel, *L'Homme...*, 1935, chap. IV, 8, n. 1.

10 *Ibid.*, chap. VIII, 4.

11 FRC à WP, 21 septembre 1936, copie dans FRC à AC, 29 septembre 1936, GU-ACP, B 41, d. 34.

l'Académie de médecine de New York¹², d'une sous-commission chargée d'étudier les effets de la nutrition sur le développement des individus et les comptes rendus qu'il faisait à Lindbergh sur l'avancement de ses travaux nous fournissent quelques éléments sur leurs discussions de l'été. Le 25 novembre 1936, par exemple, Carrel écrivait à Lindbergh :

Nous avons maintenant une sous-commission à l'Académie de médecine où nous réfléchissons et discutons des problèmes auxquels nous nous sommes intéressés l'été dernier à St Gildas. L'importance d'une vue totalisante (*a totalitarian view*) des êtres humains et de la nécessité de prendre en considération simultanément le développement de l'intelligence, des activités mentales non intellectuelles et des activités physiologiques, commencent à pénétrer le cerveau de quelques médecins¹³.

Une autre lettre envoyée trois semaines plus tôt faisait le lien entre ce projet et celui d'organiser une conférence internationale sur la question :

Nous avons mis sur pied une commission à l'Académie de médecine de New York pour étudier la formation de l'individu. Ce sujet est directement lié à celui de la nutrition et aux aspects mentaux et organiques de la nutrition. En fin de compte, cette commission sera associée à la conférence internationale sur ce sujet que nous avons envisagée l'été dernier¹⁴.

Sans parler formellement d'institut, Carrel cherchait donc à donner forme à son idée d'une « science de l'homme », ainsi qu'il l'avait défini dans *L'Homme, cet inconnu*. Ses échanges avec Lindbergh l'aidaient à préciser sa pensée, mais il semble qu'il ait également cherché, dès l'été 1936, à rencontrer d'autres chercheurs susceptibles de partager son intérêt pour cette question. C'est ce qui ressort de manière encore elliptique d'une lettre qu'il adressa à Lindbergh le 4 août 1936 et dans laquelle il écrit : « J'ai rencontré plusieurs personnes qui sont tout à fait intéressées par

12 Rappelons que Carrel avait été invité l'année précédente à donner une conférence à l'initiative de l'Académie, cf. ci-dessus p. 362. Comme le rappelle Ben-David, cet élargissement du cadre institutionnel dans lequel il évoluait est en-soi significatif, cf. Ben-David, « The Ethical Responsibility... », *op. cit.*, 1979.

13 AC à CAL, 25 novembre 1936, CALP – MS 325, S 1, B 7, d. 178. Le *Webster Dictionary*, qui ne retient que le sens politique du terme *totalitarian*, signale 1926 pour sa première utilisation. En français, le sens didactique de « totalitaire » est également signalé (*Trésor de la Langue Française informatisé*), tout en soulignant la tendance à le remplacer par l'épithète « totalisant » qui, bien qu'à peine plus tardif (1940), prête moins à confusion.

14 AC à CAL, 6 novembre 1936, *ibid.*

la question de l'élaboration (*development*) d'une science de l'homme et réalisent pleinement sa nécessité¹⁵. » C'est ce qui ressort plus clairement encore du compte-rendu qu'il fit à l'aviateur le 12 septembre de son voyage en Italie. Carrel et son épouse avaient initialement prévu de passer « deux ou trois jours à Berlin » à l'issue du congrès de Copenhague¹⁶. Ils changèrent cependant d'avis et se rendirent en Italie – « du fait des Jeux olympiques » comme il l'écrira à son ami Emanuel Libman de New York dans une lettre envoyée de sa résidence lyonnaise, dans laquelle il lui faisait le récit de son été¹⁷. On sait que Lindbergh, invité par Goering, avait passé huit jours fin juillet à Berlin et qu'il avait assisté en sa compagnie à la cérémonie d'ouverture des Jeux¹⁸. Carrel, en faisant part à son ami Libman de ce changement de programme, voulait-il se démarquer de Lindbergh sur ce point ? Toujours est-il qu'il préféra s'en tenir, avec lui, à des considérations générales sur l'état de la France qui était, à ses yeux, en complet contraste avec celui de l'Allemagne et de l'Italie. Le compte-rendu à Lindbergh de son voyage en Italie est beaucoup plus détaillé. Il y évoque différentes rencontres, notamment celle avec le professeur Pende :

Nous sommes allés à Rapallo et avons vu le professeur Pende. Pende est un homme d'environ 50 ans, ambitieux, intelligent et très actif. Il est professeur à l'Université de Rome et sénateur du Royaume d'Italie. Son institut de Typologie humaine fait, je crois, partie de l'Université de Rome. Il était auparavant installé à Gênes. L'objectif de cet institut est l'étude des êtres humains et particulièrement des enfants, en tant qu'individus. Chaque individu est considéré simultanément du point de vue de sa morphologie, de sa psychologie, de l'état de ses glandes endocrines et selon le type d'éducation physique qu'il devrait recevoir. Le type de l'individu ayant été établi de cette manière, le régime nutritionnel, l'éducation physique et intellectuelle, peuvent être adaptés à sa constitution spécifique. Cela me paraît être la première étape en vue de l'élaboration d'une science de l'homme. Le nouvel institut de Typologie sera inauguré en décembre à Rome. Le professeur Pende m'a demandé de faire une allocution lors cette inauguration et j'ai accepté¹⁹.

15 AC à CAL, 4 août 1936, *ibid.*, d. 177.

16 *Ibid.*

17 AC à EL, 13 septembre 1936, *Emanuel Libman papers*. 1885-1946, Modern Mss coll, Hist Med Div, Nat Lib Med, Bethesda – MS C 406 (désormais, ELP – MS C 406), S II, B 3, d. 1928-1940.

18 Berg, *Lindbergh...*, 1998, p. 355-360.

19 AC à CAL, 12 septembre 1936, CALP – M S 325, S 1, B 7, d. 178, p. 1.

Nicola Pende (1880-1970) était un médecin endocrinologue très proche du régime fasciste. Il avait été, de 1923 à 1925, l'organisateur puis le premier recteur de l'Université Benito Mussolini de Bari avant de fonder l'année suivante à Gênes un Institut de biotypologie individuelle et d'orthogénèse²⁰. C'est là, à Rapallo, près de Gênes, que Carrel le rencontra. Pende développa la notion d'eugénisme latin, un eugénisme censé être plus modéré que le modèle nordique et anglo-saxon. Il fut nommé sénateur en 1933, puis, professeur, en 1935, à l'Université de Rome au sein de laquelle il devait par la suite transférer son Institut de biotypologie. Son nom est resté associé au manifeste controversé des savants sur le racisme (1938)²¹. À cette époque-là, Carrel évoquait toujours avec ses interlocuteurs, en pareilles circonstances, la possibilité d'installer un appareil de Lindbergh dans leurs laboratoires ainsi que celle, pour l'un ou l'autre des jeunes chercheurs de leurs équipes, de venir se former auprès de lui à l'Institut Rockefeller. C'est ce qu'il fit avec Pende comme il l'explique à Lindbergh, dans la suite de sa lettre, avant d'ajouter : « J'ai parlé à Pende de notre idée d'une vaste expérimentation sur la nutrition, l'intelligence, etc., des chiens et des anthropoïdes. Il a dit qu'une expérimentation de ce type serait de la plus grande importance²². » On retrouve donc ici les motifs pour lesquels Carrel suscita la constitution d'un groupe de travail à l'Académie de médecine en rentrant à New York. Poursuivant ses réflexions en conclusion de ce compte-rendu, Carrel y évoque en effet la possibilité de créer une cellule de réflexion pour l'élaboration de la science de l'homme qu'il rêve de voir naître sans que l'on puisse déterminer toutefois s'il eut l'opportunité d'aborder le sujet avec Pende ou non. Voici ce qu'il écrit :

Il me semble que nous pourrions également organiser une rencontre à Rome, ou quelque part ailleurs en Italie, réunissant quelques hommes (*of a few men*) pour discuter des moyens d'élaborer une véritable science de l'homme. Ce serait uniquement une discussion informelle et préliminaire. Ces hommes ne devraient pas être plus de dix ou douze. Puisque la science de l'homme traite non seulement de l'homme, mais aussi de son nouvel environnement,

20 Fr. Cassata, « Constitutionalism and "Latin" Eugenism : Nicola Pende's Biotypological Institute », *Building the New Man, Eugenics, Racial Science and Genetics in Twentieth-century Italy*, Central Eur UP, Budapest, 2011.

21 M. Di Giandomenico, « Nicola Pende », dans Fr. P. de Ceglia (éd.), *Scienziati di Puglia, Secoli v a. C.-XXI d. C.*, Adda, Bari, 2007, p. 407-411 (en ligne).

22 *Ibid.*, p. 3.

nous devons, je pense, inviter à cette conférence préliminaire, en même temps que des médecins et des spécialistes de l'hygiène, deux ou trois autres hommes intéressés par l'ingénierie, les moyens de transport, etc. (*engineering, transportation, etc.*). Cela vous permettrait d'être présent à cette conférence²³.

Bien qu'il ne parle pas formellement de son désir de fonder un nouvel institut de recherche mais seulement de celui d'élaborer une nouvelle science, Carrel fait cependant mention des principaux éléments qui constituèrent la trame du projet jusqu'à sa réalisation en France à la faveur de la guerre : de vastes expérimentations dans le domaine de la nutrition et de l'éducation ; une approche pluridisciplinaire du sujet ; ainsi que l'étude des liens entre l'homme et l'environnement artificiel qu'il s'est créé.

Le retour de Carrel à New York à la fin du mois de septembre 1936 se fit sous un ciel d'orage au sens propre comme au figuré²⁴. Au-delà de l'échange d'idées continuels au sujet du fonctionnement de la pompe ou des expériences à envisager, la réaction de Lindbergh, face aux difficultés auxquelles Carrel se trouvait confronté, consista à lui rappeler d'une part l'importance de mettre ses idées par écrit dans un nouveau livre et à lui proposer d'autre part une aide très concrète. Le 13 octobre 1936, il lui écrivait en effet :

J'espère que les problèmes et le stress de New York ne vous ont pas obligé à oublier totalement l'importance d'un autre livre. Vous possédez une combinaison de connaissance, vision et perspective, qui ne doivent pas se perdre et qui n'étaient pas et ne pouvaient pas être entièrement couvertes par votre dernier livre²⁵.

Ce à quoi il ajouta un mois plus tard :

S'il y a besoin d'une propriété près de New York pour des expériences sur des animaux concernant la nutrition, n'oubliez pas que les 400 acres (4 hectares) détenus par la société High Fields peuvent être disponibles. C'est notre ancienne demeure près de Princeton. Il y a une très belle maison, complètement équipée à l'exception des meubles. Elle est reliée à une compagnie d'électricité, à l'eau courante, le téléphone, trois places de garage, un chauffage central au mazout, etc. La propriété est maintenant aux mains d'un organisme de bienfaisance

23 *Ibid.*, p. 3-4. Notons que Carrel ne semble pas envisager que des femmes puissent se joindre au groupe, il n'est question que d'hommes.

24 *Cf. supra* p. 314.

25 CAL à AC, 13 octobre 1936, CALP – MS 325, S 1, B 35, d. 1049, p. 7

que nous dirigeons. Les seules restrictions tiennent au fait que l'organisation doit œuvrer pour « le bien-être des enfants » mais les expériences de nutrition tomberaient certainement sous ce chef²⁶.

En réalité, Carrel s'était emballé un peu rapidement au sujet de Pende. Ne se fiant sans doute pas à son seul jugement, il avait demandé aux du Noüy de passer en Italie afin qu'ils fassent également la connaissance du professeur italien. Ceux-ci étaient revenus pleins d'une appréhension qu'ils avaient aussitôt partagée tant avec les Lindbergh qu'avec Carrel lui-même ainsi qu'avec sa femme avec laquelle ils étaient en lien régulier depuis leur retour à Paris en 1928. Cette dernière semble dans un premier temps avoir assez mal pris cette interprétation des du Noüy, laquelle semblait contrecarrer les projets de son mari, et elle souhaite en faire part en privé aux Lindbergh. C'est à cette occasion que dans une lettre adressée au colonel, elle fit une remarque qui éclaire l'élaboration du projet d'institut. Le 14 octobre 1936, Anne Carrel écrivait :

Si la question de Le François²⁷ [...] vous ramène tous deux à l'île, vous savez combien j'en serai heureuse ; sinon j'accepte avec grand plaisir d'aller vous voir à Long Barn, avant que nous ne nous retrouvions tous en Italie ; car j'ai le désir de vous faire connaître les projets du Dr Carrel avant son retour en Europe. L'Institut du Dr. Fischer a fait réaliser à mon mari qu'il serait extrêmement intéressant d'en fonder un semblable, où vous pourriez tous deux poursuivre librement vos travaux²⁸.

Selon ce témoignage, Carrel aurait donc formé le projet de créer un nouvel institut de recherche durant l'été 1936. Notons toutefois qu'il ne s'agit ici que « de poursuivre librement » ses « travaux » avec Lindbergh. Or, le projet qui va naître tout au long des mois qui vont suivre, sera plus ambitieux et, en un sens, plus proche du compte-rendu de septembre envoyé par le biologiste à Lindbergh. Pour comprendre cette ambition, il nous faut revenir à l'enracinement du regard de Carrel sur la société

26 CAL à AC, 16 novembre 1936, *ibid.*

27 Le François était un jeune cultivateur qui avait réalisé des démonstrations d'hypnose sur des animaux devant eux l'été précédent. Les Carrel et Lindbergh, souhaitant approfondir le sujet, essayèrent ensuite de le retrouver, d'où l'apparition fréquente de son nom dans la correspondance de l'époque.

28 Anne Carrel à CAL, 14 octobre 1936, CALP – MS 325, S 1, B 7, d. 178, p. 2. L'encre et l'orientation des lettres étant différentes, cette dernière phrase peut avoir été rajoutée dans un deuxième temps. Étrangement, la phrase de conclusion qui suit est de nouveau écrite à la manière des précédentes.

en général, tel qu'il a commencé à transparaître de l'analyse des débats qui animaient les Philosophes.

C'est à la fin de l'année 1936 que les choses prennent véritablement tournure lorsque tous se retrouvent autour d'un même projet. Un document que Coudert appellera « notre manifeste » est en effet en cours d'élaboration à cette époque-là au sein du groupe. Carrel semble en avoir rédigé la première version et Bakhmeteff, la seconde. Le dossier Bakhmeteff du fonds Carrel à Georgetown comporte quatre textes dactylographiés dont deux ayant des titres similaires : « L'Institut de l'homme » et « Institut de l'homme ». Ce dernier est daté du 24 décembre 1936 et porte, en marge du titre et de la main de Carrel, la mention suivante : « B. Bakhmeteff 1936 ». Le premier, en revanche, n'est pas daté. Une main anonyme a seulement écrit « Dr. Carrel » au crayon en haut de la page. Carrel ayant, selon la correspondance, envoyé à Coudert un brouillon le 21 décembre 1936, dont Coudert pensait qu'il nécessitait quelques corrections, et une autre lettre indiquant que Bakhmeteff s'en chargea, j'en conclus que le premier texte est le brouillon de Carrel et le second la version de Bakhmeteff²⁹. Les deux autres textes du dossier sont d'un autre ordre et nous ne les examinerons pas ici³⁰.

Le premier manuscrit est intitulé « L'Institut de l'Homme ». Il s'étale sur une page et demie et l'auteur ne parvient à la conclusion qu'il est nécessaire

29 AC à FRC, 21 décembre 1936 : « Je vous envoie une brève note récapitulative sur un sujet dont nous avons souvent parlé. » ; FRC à AC, 28 décembre 1936 : « J'ai reçu la courte et passionnante note récapitulative et j'espère que nous pourrons en débattre ce soir plus en détail. Elle expose avec force l'essentiel du problème, mais pourrait éventuellement faire l'objet de quelque reformulation phraséologique, si je puis utiliser ce terme monstrueux. » ; AC à FRC, 29 décembre 1936 : « Je vous envoie un texte que notre ami Boris a écrit sur le sujet dont nous avons parlé hier soir. Je crois qu'il révèle quelques autres aspects, différents et peut-être plus vastes, du problème. » ; FRC à AC, 30 décembre 1936 : « J'espère être de retour lundi et m'occuperai alors de la question de notre manifeste. Je le ferai retaper aussitôt que possible et essayerai d'y introduire les suggestions sur lesquelles nous nous sommes mis d'accord l'autre soir. C'était un vrai bonheur de débattre avec vous et les autres Philosophes de ce sujet exaltant. » ; AC à FRC, 30 décembre 1936 : « J'ai été très heureux de la reformulation que vous avez suggérée pour mon texte, et vous en remercie chaleureusement. », GU-ACP, B 41, d. 34.

30 Il s'agit d'un texte de trois pages commençant par « The present crisis of humanity is primarily a crisis of man... », sur lequel est écrit au crayon « *from the Ms "The Construction of Civilized Man", by Boris Bakhmeteff* ». Le second texte commence par les mots « Through years of study and observation... » et s'étend sur neuf pages. Il est daté du 31 janvier 1938 et comporte de la main de Carrel la mention « *Written by Boris Bakhmeteff* ». Tous deux dans GU-ACP, B 40, d. 2 (Bakhmeteff).

de fonder un nouvel institut de recherche qu'à la fin du document. Dans un style qui correspond bien à celui de Carrel, il commence par résumer ses vues sur la situation et le déclin de la civilisation contemporaine :

L'époque actuelle est une période de machines complexes, de découvertes à couper le souffle et d'inventions de la plus grande ingéniosité. Mais l'homme a construit un monde qui ne lui convient pas ; il n'est pas adapté à l'environnement qu'il a lui-même créé et il n'a pas suivi le rythme de ses réalisations objectives. Logiquement, le créateur est plus grand que ses œuvres. Est-ce vrai de l'homme ?

La réponse est non, lorsque nous considérons l'individu et les conditions qui prévalent aujourd'hui de son fait (*of his making*) dans le monde. Nous avons assez d'inventions, un contrôle suffisant sur les forces de la nature et assez d'aisance matérielle pour faire de ce monde un endroit bien différent de ce qu'il est. Mais nos immenses entrepôts de savoir spécialisé sont dispersés entre des gens et des groupes qui travaillent séparément et ce savoir n'est pas utilisé à la mesure où il devrait l'être. Sur tout, l'homme ne se l'est pas appliqué à lui-même mais seulement à des parties de lui-même³¹.

Après avoir ainsi décrit la situation, l'auteur en vient à proposer une solution en réponse à ce constat de déclin :

Ce qui est nécessaire, ce n'est pas plus d'inventions, plus de découvertes, plus de « progrès », mais une grande synthèse de tout le savoir et son application à l'homme en tant qu'entité complète. La qualité de vie étant plus importante que la vie elle-même, nous avons besoin d'une science qui améliorera l'individu humain et l'intégrera au sein de la structure sociale qu'il a construite. Dans un organisme social complexifié, le savoir théorique doit être complété par des informations factuelles telles que seuls les savants sont à même d'en fournir, mais ces résultats scientifiques n'existent pas aujourd'hui sous une forme utilisable par les hommes publics (*public men*)³².

Le but de l'auteur est des plus pratiques ; il n'envisage pas la création d'un énième institut de recherche, mais celle d'un institut d'un nouveau genre, centré sur la récolte et l'analyse des résultats scientifiques avec pour objectif de les rendre plus facilement exploitables par ceux qui sont aux affaires. Pour conclure, l'auteur détaille quels en devraient être les quatre principaux :

31 Carrel, « The Institute of Man », s.d., *ibid.* Drouard en a publié une version française, cf. Drouard, *Une inconnue...*, 1992, Annexe II.19 (non datée), p. 332. La traduction présentée ici est la mienne.

32 *Ibid.*

- Rassembler (*to pool*) la grande quantité de savoir actuellement dispersé ;
- Étudier l'homme en tant qu'entité complète et non en tant qu'unité divisée en une multitude de parties ;
- Rendre les résultats ainsi obtenus disponibles à ceux auxquels les destinées de la Nation ont été confiées, de sorte que la vie quotidienne puisse être améliorée ;
- Appliquer les résultats à l'homme, pour son amélioration en tant qu'individu et pour amener à maturité ses immenses potentialités³³.

Dans ce texte, l'auteur analyse d'abord la situation contemporaine et décrit le fossé qu'il a vu se creuser entre les progrès scientifiques et technologiques d'un côté et l'inadaptation de l'homme au nouvel environnement ainsi créé de l'autre. Il pose ainsi un diagnostic social : l'homme est dépassé par le monde artificiel qu'il a créé. Carrel, le biologiste qui a passé sa vie à disséquer le corps humain et toutes ses composantes – organes, cellules et tissus, veut maintenant créer une synthèse de tous ces fragments de connaissance et l'appliquer à l'être humain en tant qu'être social. Il ne renonce pas à la validité de l'analyse scientifique, mais souhaite la mettre en œuvre à une autre échelle, celle de l'individu dans la société. Ce qui explique qu'après avoir exprimé la nécessité que l'homme soit intégré « à la structure sociale qu'il a créée », il recourt à la métaphore de « l'organisme social³⁴ ». Ce changement d'échelle nécessite la transformation des connaissances scientifiques en un savoir pratique.

Jusqu'à un moment avancé de sa carrière, Carrel percevait, en accord avec l'esprit de son temps, que le progrès de la science dépendait de sa capacité à se distancier des usages potentiels de ses résultats et il professa alors sa foi en la nécessité de faire de la recherche scientifique pour elle-même. Ainsi, par exemple, écrivait-il en 1925 que « la science lorsqu'elle est liée à la recherche médicale, ne s'éloigne pas assez loin des sentiers battus, et est souvent handicapée par ses tentatives de faire des découvertes utiles. Au contraire, la science pure n'a pas de fin immédiatement pratique³⁵. » La position de Carrel semble donc avoir évolué. En raison sans doute de la situation politique, économique et sociale des années 1930, il adopte en 1936 une position plus pragmatique et émet le souhait d'établir un

33 *Ibid.*

34 *Ibid.* Cf. M. Douglas, *Natural Symbols : Explorations in Cosmology*, Routledge, London & NY, 1996, p. 69-87.

35 A. Carrel, « The Future Progress of Medicine », *op. cit.*, 1925, p. 56. Une telle approche n'était cependant pas le fait de tous. Cf. l'échange de lettres entre Cushing et Carrel analysé ci-dessus, p. 127-129, notamment HC à AC, 13 avril 1935, GU-ACP, B 97, d.1.

institut ayant pour objectif de fournir des informations scientifiques exploitables par les politiques dans la pratique de leurs responsabilités. L'historienne de la biologie Lily Kay décrit une évolution similaire chez les personnes en charge de l'organisation de la science. « Une communauté scientifique organisée émergea [de la Première Guerre mondiale] consciente de son poids dans l'arène politique. Un puissant lobby de dirigeants scientifiques mit en avant l'importance sociale de la recherche fondamentale³⁶. » Parmi les leaders cités, Kay mentionne Simon Flexner, le directeur de l'Institut Rockefeller de l'époque. À la fin des années 1930, une distinction s'imposa cependant entre les sciences physiques d'un côté et les sciences de la vie et les sciences sociales de l'autre. Au moment de la réorganisation des philanthropies Rockefeller en 1928, Raymond B. Fosdick, alors l'un des administrateurs de la Fondation Rockefeller, fit remarquer que, s'il existait des signes indiquant un manque d'adaptation sociale aux changements technologiques chez de nombreuses personnes, il était également nécessaire d'élaborer une science qui puisse permettre un meilleur contrôle social. Cette distinction entre les différentes catégories de sciences apparaît chez Carrel, lorsqu'il affirme au début de son livre que les sciences physiques se sont développées plus vite que les sciences du vivant et à leurs dépens, ne laissant pas à l'être humain le temps de s'adapter aux nouvelles conditions ainsi engendrées. Par ailleurs, sa position s'accorde avec le deuxième critère de Fosdick qui reconnaît à la science un rôle important dans le contrôle social³⁷.

La deuxième version du « manifeste » des Philosophes fut rédigée, selon toute vraisemblance, par Bakhmeteff. À la différence de la première version que j'attribue à la plume de Carrel, celle-ci est à la fois plus pragmatique et explicitement orientée vers un but concret – la recherche de fonds. La première partie, plus générale, qui s'étale chez Carrel sur une page et demie, se trouve réduite à une demi-page et la suite du texte ne traite que des étapes nécessaires à la mise en place du nouvel institut et notamment de la recherche d'un groupe de sponsors d'une centaine de personnes afin de constituer « immédiatement une dotation de 2,5 millions de dollars³⁸ ».

36 Kay, *The Molecular Vision of Life...*, 1993, p. 29.

37 *Ibid.*, p. 34.

38 Bakhmeteff, « Institute of Man », 24 décembre 1936, GU-ACP, B 40, d. 2. Notons que ce second texte ne fait pas partie de ceux publiés par Drouard en annexe de sa thèse.

La finalité de l'Institut de l'homme s'y trouve résumée en une seule phrase, « recueillir et diffuser les connaissances concernant les interactions entre l'homme et son environnement », dans le but exprès « d'améliorer l'homme et d'élever l'humanité à un niveau physique, moral et intellectuel supérieur³⁹ ». Cet objectif se situe donc bien dans une perspective mélioriste, bien qu'il ne soit pas formulé selon la terminologie eugéniste classique, l'« amélioration de la race » étant ici remplacée par l'« amélioration de l'homme ». La nuance est de taille et indique que le niveau considéré comme devant faire l'objet de ces efforts est celui de l'individu. De même, contrairement à l'approche privilégiée par l'eugénisme classique qui soulignait l'importance de l'hérédité, la recherche envisagée doit porter sur les relations entre « l'homme et son environnement⁴⁰ ». Ces deux éléments constituent l'originalité du programme de Carrel. Il est difficile de ce fait de le ranger dans l'une des catégories en usage dans l'historiographie du mouvement eugéniste américain⁴¹. Par ailleurs, les projets de recherche envisagés dans le cadre du nouvel institut devaient être de deux ordres : des travaux à mener en son sein d'une part et d'autres à réaliser en coopération avec d'autres organisations du même type.

La seconde partie du « manifeste », dans la version de Bakhmeteff, décrit la marche à suivre pour mettre en œuvre le programme de Carrel et mettre en place la nouvelle institution. La dotation devra être suffisante pour assurer un budget annuel de cent mille dollars. À titre de comparaison, Carrel gagnait en 1939, au moment de son départ à la retraite, quatorze mille dollars par an. Il toucha ensuite une pension annuelle de dix mille dollars⁴². Il était donc prévu que l'institut soit relativement petit, au moins dans un premier temps : « En comparaison avec les fondations existantes, l'institut proposé ne cherchera pas à avoir des bâtiments chers et son équipe de direction ne sera pas nombreuse⁴³. » De toute évidence, le rôle de ce « mani-

39 *Ibid.*

40 *Ibid.*

41 Barkan, *The Retreat of Scientific Racism...*, 1992, p. 190, note 2. On l'a dit plus haut, la position lamarckienne de Carrel mériterait de plus amples recherches, cf. *supra* 190-191 et 210 et K. Cooke, « The Limits of Heredity : Nature and Nurture in American Eugenics before 1915 », *J Hist Biol.*, t. 31, 1998, p. 263-278. Également l'annexe ci-dessous.

42 *Minutes of the BSD*, vol. 1938-1943, RAC-RU RG 110.2, 25-26.

43 Bakhmeteff, « Institute of Man », 24 décembre 1936, GU-ACP, B 40, d. 2.

feste » était essentiellement de faciliter la recherche de fonds, ce qui explique cette reformulation plus concise et plus centrée sur les aspects économiques.

Face aux difficultés qui surgissaient dans le cadre de l'Institut Rockefeller, le dialogue avec Lindbergh a sans doute permis à Carrel de prendre conscience du fait que d'autres pistes institutionnelles étaient envisageables. Il est toutefois important de souligner à ce stade que le groupe à l'initiative du projet de nouvel institut fut exactement le même que celui qui avait été à l'origine du livre, à savoir les quatre Philosophes⁴⁴. Deux lettres adressées par Carrel à Lindbergh, à la fin du mois de décembre 1936, montrent en outre que d'autres personnes, proches, ont également pu prendre part à la discussion. Dans la première, Carrel écrivait : « Je discute avec quelques amis du problème de l'organisation d'une institution pour la synthèse de notre connaissance de l'homme et pour une approche synthétique des questions comme celle de la nutrition⁴⁵. » Et il précisait quelques jours plus tard : « Je discute de l'idée d'un centre de recherche sur le développement humain avec différentes personnes, comme Mr Bakhmeteff, Mr Coudert, le Dr Kast de la Fondation Macy, le Dr Canby Robinson de Johns Hopkins⁴⁶. » Si les deux premières personnes font bien partie du cercle restreint des Philosophes, les deux dernières n'apparaissent pas dans les listes citées plus haut⁴⁷.

Le docteur Ludwig Kast était ce médecin new yorkais d'origine autrichienne qui organisait chaque année une « quinzaine de la médecine » sous les auspices de l'Académie de médecine de la ville et qui présidait, depuis 1930, la Fondation Josiah Macy, Jr. Comme nous l'avons vu plus haut, Carrel, qui parlait volontiers philosophie avec lui, aurait beaucoup aimé avoir son opinion sur son livre avant sa publication, mais des problèmes de santé empêchèrent Kast de la lui donner⁴⁸. De cette fin d'année 1936, deux lettres nous sont parvenues, concrétisant cette allusion de Carrel à Lindbergh. Dans la première, le 21 décembre, Carrel écrit à son ami médecin :

44 Cf. la correspondance entre Carrel et Coudert citée *supra* p. 370 n. 29. Prise dans sa totalité, le rôle tenu par le RP Clifford y est également mis en évidence.

45 AC à CAL, 22 décembre 1936, CALP – MS 325, S 1, B 7, d. 178, p. 2.

46 AC à CAL, 27 décembre 1936, *ibid.*, p. 1.

47 Cf. *supra* p. 224-227.

48 Cf. *supra* p. 263-265.

Cher Docteur Kast : Je vous envoie une note récapitulative (*a summary*) sur le sujet dont nous avons parlé l'autre jour. Il est traité d'un point de vue un peu plus général que dans le document que je vous ai laissé. J'attends impatientement d'avoir le plaisir de vous voir jeudi après-midi, à cinq heures⁴⁹.

Trois jours plus tard, Kast répondait. Il se disait réconforté « de découvrir à quel point vos idées et notre travail à la Fondation se rejoignent sur un terrain commun » et ajoutait une longue citation du rapport quinquennal d'activité de celle-ci, qu'il était en train de préparer. Cette citation touchait à la notion de spécialisation par opposition à celle d'intégration dans la recherche. Comme à son habitude, Carrel en a annoté certains passages. Le premier insistait sur l'importance en médecine « d'une réorganisation de la théorie et de la pratique et d'une réorientation de la recherche » avant de souligner que : « La médecine, dans son sens le plus large, doit être vue et utilisée comme un instrument social⁵⁰. » Le second concernait le fait que « les problèmes humains significatifs dépassaient les ressources de chaque branche de la science ou démarche professionnelle prises isolément [...] »⁵¹. » Toutes choses qui rejoignaient effectivement le souci de synthèse et d'approche pluridisciplinaire cher à Carrel. Cette lettre ayant été écrite et envoyée le matin même de leur rendez-vous, la citation, tout comme les annotations de Carrel, peuvent être considérées comme des préparatifs à cette rencontre. Un post-scriptum de la main de Kast renforce cette impression : « Je lis pour la troisième fois votre second mémorandum⁵². » Kast étant très actif au sein de l'Académie de médecine de New York et Carrel ayant créé en son sein à l'automne 1936 une commission d'études sur l'importance de la nutrition dans le développement humain, il est possible que ce nouvel échange entre les deux hommes ait eu pour cadre de référence cette commission de l'Académie.

Sur le dialogue avec George Canby Robinson (1878–1960), nous ne disposons pas d'informations aussi détaillées. De source secondaire,

49 AC à Kast, 21 décembre 1936, GULLAC, B 42, d. 12. Notons la proximité de date et de terminologie avec AC à FRC, 21 décembre 1936, GU-ACP, B 41, d. 34, citée *supra* p. 370.

50 Kast à AC, 24 décembre 1936, *ibid.*

51 *Ibid.*

52 *Ibid.*, p. 2. Notons, cette fois encore, la coïncidence de date avec la seconde version du mémorandum, dont j'ai conclu qu'elle était due à la main de Bakhmeteff. Cf. *supra* p. 373 note 38.

nous savons qu'il était également médecin et se consacrait à l'époque à l'organisation à Baltimore d'un service de consultation externe à l'hôpital tout en enseignant à la faculté une approche psycho-sociale de la médecine⁵³. Il était proche des philanthropies Rockefeller. Le *General Board* l'avait soutenu lorsqu'ayant été nommé doyen de la faculté de médecine Vanderbilt à Nashville, Tennessee, il avait eu à diriger la construction d'une nouvelle faculté sur le modèle prôné par Abraham Flexner. En 1934, c'est vers Alan Gregg qu'il se tourna lorsqu'il se trouva en difficulté, du fait de la crise, dans l'entreprise de réorganisation de l'école de médecine de l'Université Cornell située non loin de l'Institut Rockefeller à New York. Enfin, c'est de nouveau avec le soutien de la Fondation qu'il monta son projet à Johns Hopkins à l'époque où Carrel évoque un contact avec lui dans sa lettre à Lindbergh.

Hormis ces dialogues qui, notons-le, semblent tous avoir été initiés par Carrel lui-même et établis avec des médecins de sa génération, il est important de remarquer que les différentes personnes qui entrèrent en contact avec lui à la suite du succès de *L'Homme, cet inconnu* se joignirent à un projet qui existait déjà. Un élément, qui a eu et aura pourtant une importance croissante au cours des années qui suivront, est toutefois absent de ce manifeste. Il s'agit de tous les travaux de recherche issus du travail conjoint de Carrel et de Charles Lindbergh sur la culture des organes entiers *in vitro* et de ses implications. Nous sommes à la fin de l'année 1936. Nous avons vu Carrel et Lindbergh échanger tout au long de l'année de la suite à donner à leur collaboration. La question se pose pourtant de savoir si Carrel avait déjà réalisé que l'heure de son départ à la retraite approchant, c'était en fait l'ensemble de ses laboratoires qui allaient être fermés, de sorte que s'il voulait poursuivre la coopération existante, il allait lui falloir chercher un nouveau cadre de travail pour son équipe et pour lui-même. Quoi qu'il en soit, l'élaboration de ce « manifeste » semble se situer davantage dans le prolongement direct du livre, en tant que réponse à la crise que traversaient la médecine et la société de l'époque et n'être qu'indirectement liée à l'évolution de la situation professionnelle personnelle de Carrel.

53 Th. M. Brown, « George Canby Robinson and "The Patient as a Person" », dans Chr. Lawrence et G. Weisz (éd.), *Greater than the Parts : Holism in Biomedicine, 1920-1950*, OUP, NY & Oxford, 1998, p. 135-160.

DES LECTEURS PRÊTS À S'ENRÔLER

Diverses personnes s'intéressèrent aux idées de Carrel et prirent, ou reprirent contact avec lui, à la suite de la lecture de *L'Homme, cet inconnu* et des remous qu'il avait suscités dans le grand public.

En 1936 par exemple, les relations de Carrel avec le Dr. C. Ward Crampton s'intensifièrent. Celui-ci était un médecin, engagé dans les rangs du scoutisme, qui avait beaucoup écrit sur les questions d'éducation physique. Il avait pris contact avec Carrel après sa conférence à l'hôpital du Mont Sinaï en 1925. Carrel y avait notamment traité de « la nécessité du progrès médical dans la lutte contre les maladies dégénératives » et Crampton, qui souhaitait développer une « médecine de protection (*protective medicine*) », lui écrivit afin de « discuter de cette question d'un point de vue scientifique⁵⁴ ». Deux ans plus tard environ, ce dernier fonda l'Association aristogénique, dont le but, aux yeux de Carrel, était « d'accroître la longévité et le nombre des individus de type supérieur⁵⁵ » et dont le manifeste précisait que « la survie de la race » dépendait « de la survie des individus⁵⁶ », il était nécessaire d'allonger la durée de vie des leaders. L'association se prononçait en outre en faveur d'un élitisme démocratique. En 1931, Carrel publia deux articles de synthèse dans la prestigieuse revue américaine *Science*. L'un d'entre eux, paru au mois de décembre, portait sur le « temps physiologique ». Crampton lui écrivit après le compte-rendu du *New York Times*, pour lui signaler l'existence des différents articles qu'il avait lui-même publiés sur le sujet vingt-cinq ans auparavant⁵⁷. Carrel prit son courrier très au sérieux, comme en témoignent les annotations de sa main et de celle de sa secrétaire, qui figurent sur la liste des articles en question, ainsi que le bref échange épistolaire qui s'ensuivit quinze jours plus tard et par lequel nous apprenons qu'ils dînèrent ensemble pour en discuter⁵⁸.

54 Crampton à AC, 6 avril 1925, GU-ACP, B 41, d. 41.

55 AC à Crampton, 7 octobre 1927, *ibid.*

56 « The Aristogenic Association New York City », inclus dans Crampton à AC, 22 janvier 1928, *ibid.*

57 « Carrel is dubious on rejuvenation », NYT, 22 Dec. 1931 et Crampton à AC, 23 décembre 1931, *ibid.*

58 Crampton à AC, 9 janvier 1932 et AC à Crampton, 12 janvier 1932, *ibid.*

En 1938, Crampton introduisit Carrel auprès de plusieurs prédicateurs évangélistes et auprès de certaines des personnalités les plus populaires du moment, tels que Daniel A. Poling (1884-1968), Emmet Fox (1886-1951), Smiley Blanton (1882-1966) et Fulton Oursler (1893-1952). Il lui fit également connaître des personnalités influentes auprès de la jeune génération comme Daniel Carter Beard (1850-1941), un illustrateur qui « résumait, pour les ados, les traits du pionnier [américain], fort et bon, possédant beaucoup des excellentes qualités mentales traditionnelles⁵⁹ ».

La correspondance de Carrel avec le Dr. Ralph E. Scovel (1902-1963) et sa femme, installés en Californie, dont l'origine remonte à la tournée du biologiste dans l'Ouest américain au printemps 1936, dans le cadre des *Hitchcock lectures*, fournit un exemple de ces amitiés qui naquirent à la suite du succès de *L'Homme, cet inconnu*. Scovel, à l'instar de Carrel, était médecin. Après leur rencontre, il se mit à utiliser *L'Homme, cet inconnu* dans son enseignement. La relation qui se tissa entre le biologiste et Scovel et son épouse, qui étaient plus jeunes que lui, releva d'un quasi accompagnement spirituel⁶⁰.

En décembre 1936, alors que les Philosophes rédigeaient leur « manifeste », Edward Moore offrait à Carrel ses services en lui proposant de mettre en œuvre son programme. Edward F. Moore était « un homme d'affaire engagé dans le financement d'entreprises de gaz naturel⁶¹ ». Le 11 décembre 1936, il écrivait à Carrel la lettre suivante :

Dans *L'Homme, cet inconnu* vous exprimez l'idée, je crois, que le monde a besoin d'un groupe de personnes capables et désireuses de penser attentivement les grands problèmes de l'humanité à la lumière des connaissances actuelles. Il se trouve que c'est mon objectif depuis plusieurs années. Ces trois dernières années j'ai consacré le plus clair de mon temps à me préparer à être utile pour un tel groupe.

Mes efforts ont porté sur trois aspects : 1) Préparer un sommaire des questions fondamentales qui pourraient servir de base à une première formulation de la pensée du groupe et de son programme. 2) Réunir, sous forme de résumé,

59 Crampton à AC, 16 mars 1938 (dont Crampton au Rvd. Daniel Poling, 14 mars 1938), 4 avril 1938 (Dr. Fox), 7 et 12 avril 1938 (Smiley Blanton), 7 juin 1938 (Daniel Beard), 19 novembre 1938 (Fulton Oursler), *ibid.*, d. 40. Pour plus de détails sur ces différents leaders religieux, cf. J. G. Melton, *Religious Leaders of America : A Biographical Guide to Founders and Leaders of Religious Bodies, Churches, and Spiritual Groups in North America*, Gale Research, Detroit, 1991.

60 Ralph E. Scovel, GU-ACP, B 42, d. 45 et 47.

61 Newton, *Uncommon Friends...*, 1987, p. 121.

les faits les plus importants concernant certaines parties de l'histoire qui sont essentielles, bien que n'ayant pas encore fait l'objet d'une publication maniable. Ces résumés ont porté principalement sur : a) Un tableau des guerres, par pays, montrant les pertes estimées en vies humaines par année, rapportées au nombre de personnes par année. b) Des tableaux des dévaluations monétaires liées aux guerres. c) Un tableau de l'histoire biblique. d) Des tableaux de population. 3) Acquérir une connaissance générale supplémentaire si essentielle pour la formation d'un jugement et d'une vision sensés des choses.

L'époque actuelle me semble favorable à la création du noyau d'un groupe qui entreprendrait de mettre en œuvre les programmes que vous avez suggérés. Cependant, je voudrais tout d'abord avoir le privilège d'entendre vos idées et projets, et si je puis vous être utile en quoi que ce soit, c'est bien volontiers que je le ferais⁶².

Cette lettre arriva à point nommé, deux semaines à peine avant que Carrel n'envoie son brouillon de manifeste aux autres Philosophes. Suite à la publication de son livre, Carrel reçut de nombreuses lettres parmi lesquelles certaines, comme celle-ci, avaient pour but de proposer à Carrel les services de leur auteur. Celui-ci ne répondait pas positivement à tous, mais il accepta de rencontrer Moore et ce courrier fut le point de départ d'une véritable coopération. Qu'est-ce qui a donc retenu plus particulièrement l'attention de Carrel dans cette lettre ? Sa correspondance avec certains de ses « disciples » et avec certains de ceux qui se mirent « à étudier » sous sa houlette, suggère que le troisième point soulevé faisait partie de sa « méthode » : encourager la volonté d'étudier et d'élargir ses horizons. La tentative de penser les grands problèmes de l'heure en utilisant les connaissances existantes, le désir de créer une nouvelle synthèse étaient clairement de son goût.

Pourtant, il semble que l'essentiel se soit situé ailleurs. Le cœur de la connivence qui s'établit entre eux résidait dans la combinaison de la pensée scientifique et de l'héritage religieux. Ainsi, par exemple, lorsque Moore note qu'il a résumé les principaux points de l'histoire biblique. De même, James D. Newton, rapporte dans ses mémoires la première rencontre entre Carrel et Moore. Ce dernier serait venu avec un carnet rempli de notes et l'aurait montré à Carrel qui aurait mis le doigt sur le mot « Dieu » et demandé à Moore de le définir. « La force créatrice qui pénètre toute chose dans l'univers », aurait-il répondu⁶³. C'est cette réponse qui semble lui avoir valu une invitation à dîner au *Century Club*.

62 E Moore à AC, 11 décembre 1936, GU-ACP, B 42, d. 27.

63 Newton, *Uncommon Friends...*, 1987, p. 121-123.

Quelque temps plus tard, Moore présentait James Newton à Carrel. Newton avait alors trente-deux ans et venait de quitter une situation prometteuse pour chercher le moyen de réconcilier l'existence matérielle avec une recherche spirituelle tout en essayant d'empêcher que ne survienne une guerre dévastatrice. Il introduisit Carrel auprès du Groupe d'Oxford plus connu sous le nom de Réarmement moral, dont il faisait partie⁶⁴. C'est également lui qui introduira Carrel auprès de DeWitt Wallace lorsque le biologiste souhaitera se mettre à écrire davantage pour le grand public⁶⁵.

Si la rencontre de Moore et Newton semble être intervenue spontanément, à la suite de la publication de *L'Homme, cet inconnu* et avoir résulté d'un intérêt commun pour une quête morale et spirituelle à fin de restauration d'une société sur le déclin, pour être comprise, elle doit cependant être replacée dans le cadre plus vaste de la manière dont Carrel envisageait la politique en cette fin des années 1930. Deux lettres adressées à son frère éclairent cet aspect. Carrel recevait constamment de nouveaux honneurs et de nouvelles décorations du fait du succès de son livre. En octobre 1936, il avait été élu à l'Académie pontificale des sciences. L'inauguration, initialement prévue pour le début de février, dut être repoussée. Le 21 février 1937, il se vit décerner le prix Cardinal Newman par l'Université de l'Illinois. Ce sont ces divers événements qu'il annonce à son frère le 18 janvier 1937.

[...] L'inauguration de l'Académie pontificale n'aura pas lieu en février. Mon prétexte pour aller en Europe s'évanouit donc. J'avais l'intention de partir cette semaine. J'ai accepté d'aller dans un mois à Chicago et dans

64 Sur le groupe d'Oxford et son fondateur, cf. W. C. Ringenberg, « Frank Nathan Daniel Buchman », dans J. A. Garraty (éd.), *Dictionary of American Biography, Suppl. 7, 1961-1965*, Ch. Scribner's Sons, NY, 1981, p. 88-89 et A. W. Eister, *Drawing-Room Conversion : A Sociological Account of the Oxford Group Movement*, Duke UP, Durham, 1950. Pour une critique politique par un théologien, cf. R. Niebuhr, « Hitler and Buchman », *The Christian Century*, t. 53, 7 octobre 1936, 1315-1316. Par ailleurs, le 8 août 1951, le Saint office promulguait une mise en garde sévère, qui fut suivie par celles de plusieurs évêques. Cf. R. J. Bastian et J. A. Hardon, « An Evaluation of Moral Rearmament », *Am Ecclesiastical Rev*, t. 135, 1956, p. 217-226 (en ligne).

65 Newton, *Uncommon Friends...*, 1987, p. 172-173. Entre 1939 et 1941, Carrel publia dans le *Reader's Digest* : « Breast Feeding for Babies », *Reader's Digest*, juin 1939 ; « Married Love », *Reader's Digest*, juillet 1939 ; « Do You Know How to Live ? », *Reader's Digest*, août 1939 ; « Work in the Laboratory of Your Private Life », *Reader's Digest*, septembre 1940 ; et « Prayer is Power », *Reader's Digest*, mars 1941.

une petite ville voisine de Chicago, où se trouve l'Université de l'État de l'Illinois. L'Université doit me donner une médaille d'or en grande solennité pour « *Man, the Unknown* ». Cela me permettra de parler devant beaucoup de monde des choses qu'il faudrait faire aujourd'hui. [...] Je suis au milieu du double travail de poursuivre mes recherches avec l'appareil de Lindbergh et de commencer à écrire un nouveau livre. En outre, il faut voir beaucoup de gens. J'ai avec moi en ce moment un disciple danois, de l'Université de Copenhague, Harald Hokkels (*sic*). Vraiment, les scandinaves sont des gens hautement civilisés. Quel dommage qu'ils aient perdu la volonté de vivre ? (*sic*) La natalité décroît d'une façon catastrophique au Danemark, comme en Suède. C'est l'Allemagne et l'Italie qui, il faut l'espérer, sauveront l'Europe. Mais je me demande si elles seront capables de remonter l'immense courant de désintégration qu'ont apporté dans le monde à la fois la civilisation mécanique et le communisme russe⁶⁶.

Dans cette lettre, comme dans les précédentes à son frère, se reflète la manière dont le biologiste embrassait l'espace politique à cette époque. Ici, il identifie la vitalité spirituelle des différentes nations à leur instinct de vie, s'exprimant et pouvant être mesuré par leur taux de natalité. C'est ainsi qu'il interprète les événements de la scène culturelle et politique et c'est également ce qui obscurcit son sens critique à l'égard des dictatures montantes. Les grands ennemis sont pour lui le communisme et le matérialisme. Pour autant, il ne baisse pas les bras devant les résultats de son propre diagnostic, au contraire ceux-ci le poussent à agir. Les réactions de ses plus proches amis, les Philosophes, dans un premier temps, l'ampleur du succès de son livre, à présent, semblent avoir renforcé chez lui le sentiment qu'il avait vu juste, que son interprétation biopolitique du monde était pertinente. Les personnes qui se reconnaissaient dans ses idées commençaient à affluer et il saisissait chaque occasion qui se présentait pour élargir le cercle de ses auditeurs. Il endossait par là un nouveau rôle social : celui de leader spirituel, ou de « prophète » pour reprendre la terminologie de Ben-David⁶⁷. De même qu'il n'y avait pas de place dans sa conception du monde pour une distinction entre ses découvertes scientifiques et les lois morales qui dictent aux hommes leur conduite, de même il ne fait pas de distinction entre ses élèves dans le domaine scientifique, comme Okkels, et ses nouveaux disciples spirituels, tels Crampton, Scovel ou Ed Moore. L'emploi du terme de « disciple » à propos d'Okkels dans cette

66 AC à F. (J.C.), 18 janvier 1937, GU-ACP, B 40, d. 3.

67 Ben-David, « The Ethical Responsibility... », *op. cit.*, 1979, cité *supra* p. 325.

lettre est tout à fait significatif de ce point de vue. Sans doute, ce flou lui permettait-il de se persuader lui-même qu'une responsabilité nouvelle lui incombait et qu'il lui fallait formuler une nouvelle théorie qui sauverait le monde. Ce qui n'allait pas bien sûr sans donner lieu à des plaintes de sa part. Dans une autre lettre à son frère, du 10 avril 1937, il écrit :

J'ai des disciples intelligents, qui viennent d'un peu partout. Mais il y en a trop et le temps est trop court. Quelle folie que ce genre de vie ! J'ai été assez stupide pour accepter de faire un discours à l'Université de l'État de l'Indiana dans quinze jours⁶⁸.

Bien qu'il répète à nouveau préférer le coin tranquille de la terrasse de La Bâtie, la propriété familiale des Monts du Lyonnais, il est tout à fait incapable de s'arrêter, ne serait-ce qu'un instant. Il doit agir, faire et parler constamment – comme s'il raffinaient ses idées à force de les reformuler sans cesse.

INSTITUT DE L'HOMME OU INSTITUT DE PSYCHOBIOLOGIE ?

Carrel a-t-il fait lire le « manifeste » des Philosophes à Lindbergh ? Rien ne le prouve formellement ; trois textes assez longs s'y rapportant figurent en revanche dans le dossier des lettres qu'il lui envoya entre la fin décembre 1936 et la mi-janvier 1937. Le premier commence par : « La crise actuelle de l'humanité est avant tout une crise de l'homme⁶⁹. » Sur la copie conservée dans les archives Lindbergh, la mention manuscrite « Carrel 1936 » a été apposée en haut de la première page et l'écriture ressemble à celle de Carrel. Une autre copie conservée dans les archives Carrel de Georgetown laisse également apparaître une mention manuscrite. L'écriture ne ressemble pas cette fois à celle de Carrel et on peut lire : « *From the ms. "The Construction of Civilized Man". By Boris Bakhmeteff*⁷⁰ ».

68 AC à F. (J.C.), 10 avril 1937, GU-ACP, B 40, d. 3.

69 « The present crisis of humanity... », 6 p., s.d. (1936 ?), CAL Papers – MS 325, S 1, B 7, d. 178, p. 1.

70 « The present crisis of the humanity... », 3p., s.d., GU-ACP, B 40, d. 2 (Bakhmeteff).

Comme nous le verrons plus loin, ce titre correspond à peu de choses près à celui de la conférence prononcée par Carrel à l'automne 1937 à l'Institut universitaire Dartmouth. Le texte lui-même ne présente toutefois pas de ressemblances frappantes avec cette dernière.

Le second document porte la mention « *Confidential* » ainsi que la dédicace suivante : « *To Colonel Charles A. Lindbergh, January 15, 1937, Alexis Carrel*⁷¹ ». Long de six pages, le texte est divisé en cinq chapitres : une introduction établissant le diagnostic de « la crise actuelle » ; un chapitre indiquant quel type de science est nécessaire pour que « la civilisation soit adaptée à l'homme » ; un chapitre consacré à la nécessité d'établir une nouvelle institution, un centre de pensée synthétique des données scientifiques déjà existantes qui pourrait porter le titre d'Institut de l'homme ou d'Institut pour l'amélioration de l'homme (*human betterment*) ; un chapitre sur la nécessité de recueillir de nouvelles données ; et un chapitre récapitulatif. Parfaitement structuré, il conviendrait bien au brouillon d'une allocution prononcée par Carrel durant cette période. Il pourrait par exemple s'agir du discours de Carrel lors de la réception du prix Cardinal Newman dont nous avons parlé⁷².

Le troisième texte ne s'étend que sur quatre pages. Il reprend plus ou moins le plan du précédent à cette différence près qu'il développe les raisons pour lesquelles, aux yeux de Carrel, « les institutions scientifiques » existantes « ne peuvent pas entreprendre la rénovation intellectuelle et morale de l'homme civilisé⁷³ ». Il est remarquable que ces trois textes, chacun à leur manière et sous trois angles sensiblement différents, abordent tous la nécessité de la création d'un nouvel institut de recherche. Leur envoi répondait à une requête explicite de Lindbergh du 4 janvier :

J'ai vraiment hâte d'en savoir plus sur les projets que vous formez en vue de la création d'un institut. Probablement pourrais-je vous aider de quelque manière

71 AC, « Confidential : Evidence accumulates... », 15 janvier 1937, CALP – MS 325, S 1, B 7, d. 179.

72 Le texte de cette dernière publiée par Drouard est plus court mais en suit parfaitement le mouvement et les mots. Cf. Drouard, *Une inconnue...*, 1992, Annexe II, 7, p. 309-311.

73 AC, « We must discover... », s.d., CALP – MS 325, S 1, B 7, d. 179. Dans les archives Lindbergh, une courte lettre tapuscrite de Carrel en date du 21 janvier 1937 est attachée à ce document. Drouard, qui ne s'appuie en la matière que sur les documents du fonds Carrel de Georgetown, le publie (Annexe II, 13, p. 320-321), tout en signalant qu'il serait postérieur au 9 juillet 1940.

et je serais heureux de faire un voyage aux États-Unis s'il se trouvait quelque chose que je puisse faire. Je crois que beaucoup peut être fait lorsque vous aurez décidé quel type d'organisation vous désirez avoir exactement. Il me semble que vous êtes en mesure d'obtenir presque tout ce que vous désirez⁷⁴.

Carrel avait trouvé en Lindbergh un interlocuteur privilégié, cela ne fait aucun doute. Le 21 janvier, au milieu d'une lettre manuscrite de trois pages, il se confiait ainsi à lui : « Boris Bakhmeteff est à peu près la seule personne (*the only man*) qui comprenne ce projet. Ce n'est pas très encourageant⁷⁵. » Lindbergh ne réagit pas immédiatement à l'envoi des différents projets. Il venait d'entreprendre, avec son épouse, un voyage en Inde qui le tint éloigné de l'Angleterre plusieurs mois durant. Il tenait Carrel néanmoins informé de ses dernières réflexions sur un certain nombre de sujets scientifiques qu'ils avaient formulés en commun et qu'il continuait à explorer au cours de son périple. Il lui écrivit ainsi le 7 mars un très long courrier, de cinquante-six pages (!), dans lequel il détaillait ses recherches :

Je n'ai pas perdu une opportunité d'enquêter sur les phénomènes dont nous avons parlé l'été dernier. J'ai réalisé des enquêtes sous les têtes de chapitre suivantes – hypnose, hibernation, lévitation, marche sur le feu, grand âge, contrôle des saignements, immunité contre les poisons et les maladies ainsi que le contrôle de différentes parties du corps⁷⁶.

Dans les dernières lignes de cette très longue missive, « de loin la plus longue que j'ai jamais écrite », précise-t-il même, il ajoutait :

Puisque je n'aurais peut-être pas d'autre opportunité d'écrire avant plusieurs semaines, je ne peux terminer sans vous dire à quel point j'ai été impressionné par le dernier texte (*the last paper*) que vous m'avez envoyé (daté du 15 janvier). Il est exceptionnellement clair et compréhensible. Je crois qu'il est formulé si clairement qu'aucune personne intelligente ne peut manquer de comprendre et de réaliser l'importance des sujets abordés. C'est certainement le meilleur texte du genre que j'aie jamais lu⁷⁷.

Le fait que Lindbergh précise la date montre qu'il avait également reçu les autres projets et qu'il considérait le second comme le plus important.

74 CAL à AC, 4 janvier 1937, CALP – MS 325, S 1, B 35, d. 1057, p. 4.

75 AC à CAL, 21 janvier 1937 (manuscrite), *ibid.*, B 7, d. 179, p. 2.

76 CAL à AC, 7 mars 1937, *ibid.*, B 35, d. 1061, p. 11.

77 *Ibid.*, p. 55-56.

La référence presque systématique, dans la correspondance entre les deux hommes, à leurs conversations de l'été précédent témoigne également de la portée de ce premier été en France, après le succès du livre et les premières difficultés avec le nouveau directeur de l'Institut, ainsi que du changement majeur qu'a pu représenter pour Carrel le départ de Lindbergh et de sa famille pour l'Angleterre. Cela dit, comme Lindbergh l'écrivait à Anne Carrel en janvier, Carrel « s'intéresse à tant de domaines et a une si grande capacité à contribuer à leur développement (*and has such ability to contribute to them*) que je pense que le problème le plus difficile sera pour lui de déterminer à quels projets il veut se consacrer lui-même⁷⁸. » De retour en Angleterre à la mi-avril, Lindbergh revint à la charge en disant cette fois à Carrel :

Je crois qu'il vous sera possible d'obtenir l'appui financier nécessaire pour commencer quelques-uns des projets qui vous intéressent. Ce n'est pas un problème simple mais nous devrions être capables de trouver des manières de le résoudre. Je tiens absolument à aider quelle que soit la manière dont je pourrais le faire. Il me semble que vous devez décider quels sont les sujets les plus importants parmi ceux que vous souhaitez étudier et quel type d'organisation est nécessaire pour débiter le travail. Je pense que votre programme ne doit pas être établi en fonction du problème des finances. Il pourra être réduit, si nécessaire, afin de correspondre au budget qui pourra être obtenu⁷⁹.

Cette lettre pourrait marquer un tournant, par les conseils pratiques qu'elle fournit à Carrel pour rédiger une demande de financement, notamment parce qu'elle lui suggère de choisir un domaine précis. En prêtant attention au langage employé dans les différents projets, on peut observer toutefois qu'aucun de ceux de la fin 1936 – début 1937 n'utilise le vocable de psychobiologie pour traduire l'orientation du futur institut. S'y rencontrent uniquement les termes d'Institut de l'homme ou d'Institut d'amélioration de l'homme. Pour comprendre le passage du projet d'un Institut de l'homme à celui d'un Institut de psychobiologie, un autre élément historique doit donc être convoqué.

Si Carrel tirait parti des tribunes qu'on lui offrait, il prêtait également attention à ce qui se passait dans le monde de la recherche scientifique et de ses sponsors. Il n'hésitait pas à rechercher activement de nouvelles

78 CAL à Anne Carrel, 14 janvier 1937, *ibid.*, B 35, d. 1059, p. 1.

79 CAL à AC, 17 avril 1937, *ibid.*, d. 1064, p. 3-5.

opportunités de diffuser ses idées, mais il était aussi attentif à l'utilisation des siennes. Ainsi, écrit-il, le 19 avril 1937, à Raymond B. Fosdick, le nouveau directeur de la Fondation Rockefeller.

J'ai lu votre admirable rapport avec le plus grand intérêt. Vous avez défini à la recherche médicale, dans un langage lumineux, quelques-uns de ses objectifs primordiaux. Après tout, la qualité de la vie est plus importante que la vie elle-même. Le temps est venu de faire des investigations sur les facteurs responsables de l'équilibre et de la force mentale. Cette découverte des causes des « comportements déséquilibrés, moins dramatiques [que les personnalités psychopathiques, les fous criminels, etc.] mais de loin beaucoup plus répandus, [puisqu'apparaissant] chez des êtres par ailleurs normaux » apporterait sans doute autant de bonheur à l'humanité que la prévention de toutes les autres maladies. C'est une chance que la Fondation Rockefeller, sous votre direction, ait décidé d'accompagner la médecine dans ses premiers pas en vue de construire une science de l'homme⁸⁰.

Fosdick, un brillant avocat, avait été très actif aux côtés du président Wilson dans l'établissement de la Société des Nations après avoir quitté la pratique privée pour entrer dans l'univers de la gestion d'organisations philanthropiques. Membre du Conseil d'administration de la Fondation Rockefeller depuis le début des années 1920, il supervisa sa réorganisation en 1928. Il fut notamment à l'initiative du déplacement de la majeure partie des investissements de la Fondation des sciences physiques vers les sciences de la vie, le but étant de garantir un fondement scientifique au contrôle de la société. En 1935, il se vit offrir la direction de la Fondation elle-même⁸¹. Le rapport de 1936, dont il est question ici, était en fait le premier de la présidence de Fosdick, entré en fonction le 1^{er} juillet, et reflétait en conséquence son programme pour les années à venir. Carrel et les autres Philosophes avaient rédigé, fin 1936, un manifeste afin de recueillir les fonds nécessaires à l'établissement de l'institut de recherche de leurs rêves. La Fondation étant alors l'une des principales sources de financement de la recherche dans le domaine des

80 AC à Fosdick, 19 avril 1937, GU-ACP, B 43, d. 17. La citation complète a été reconstituée entre crochets par la consultation du rapport lui-même : R. B. Fosdick, « The RF President's Review for 1936 », dans *The RF Annual Report 1936*, s.n. [The Rockefeller Foundation], NY, s.d. [2003], p. 1-59 (en ligne).

81 Fosdick, *The Story of the RF...*, 1952, p. 154-163 et du même, *Chronicle of a Generation...*, 1958, p. 275 sq. Cf. également J-Fr. Picard, *La Fondation Rockefeller et la recherche médicale*, PUF, Paris, 1999, p. 119-132.

sciences médicales, Carrel avait donc les meilleures raisons du monde de contacter le nouveau directeur.

Dans sa lettre, Carrel commence par complimenter Fosdick pour le rapport dont il vient de terminer la lecture. Il y ajoute immédiatement une phrase qui était devenue l'un des leitmotifs de ses projets de recherche : « La qualité de la vie est plus importante que la vie elle-même ». La façon dont cette phrase est amenée dans la lettre pourrait laisser penser qu'il s'agit là d'un extrait du rapport de Fosdick, mais pourquoi l'auteur n'y aurait-il pas alors mis les guillemets d'usage ? Carrel cherchait-il tout simplement à faire le lien avec ses propres positions ? C'est en fait ce que la lecture du rapport (désormais en ligne comme tous les rapports de la Fondation depuis 1913), suggère⁸². D'une part, l'expression ne s'y trouve pas, d'autre part, lorsque Carrel cite explicitement le rapport, il met les guillemets d'usage, comme lorsqu'il relève leur désir commun d'encourager et d'améliorer les gens ordinaires⁸³. À la fin de la lettre, il emploie de nouveau une expression, tirée du rapport mais sans les guillemets cette fois, qui synthétisait sa vision du passage de la médecine classique à une médecine qui serait basée sur ce qu'il appelait « la science de l'homme⁸⁴ ». Fosdick ne s'y trompe point et, réagissant immédiatement à la lettre de Carrel, admet que l'idée qui sous-tend cette dernière phrase a bel et bien été empruntée à *L'Homme, cet inconnu*. « Je dois vous dire que l'idée d'une "science de l'homme" a été reprise en grande partie de votre livre et que nous vous sommes tous redevables de cette vue [*your conception*]⁸⁵. »

Fosdick, membre du Conseil d'administration de l'Institut depuis de nombreuses années, connaissait bien évidemment Carrel, l'un des savants les plus prestigieux et les plus renommés de la maison. Difficile pourtant de déterminer lequel des deux hommes influença l'autre. En effet, d'un côté, l'expression de « science de l'homme » apparaît dans un rapport de travail de février 1934 rédigé par Warren Weaver, le directeur de la Division des sciences naturelles à la Fondation Rockefeller, à une époque où *L'Homme, cet inconnu* n'en était encore qu'au stade de l'écriture⁸⁶. Mais

82 Fosdick, « The RF President's Review for 1936 », *op. cit.*, s.d. [2003], en particulier, les sections « The World of the Mind » et « Eggs in many Baskets », p. 21-25.

83 *Ibid.*, p. 23.

84 *Ibid.*, p. 8.

85 Fosdick à AC, 20 avril 1937, GU-ACP, B 43, d. 17.

86 W. Weaver, « Progress Report of the Natural Sciences », 14 février 1934, RAC-RF RG 915 1.7.

par ailleurs en novembre 1936, Alan Gregg, le directeur de la Division des sciences médicales de la Fondation, remerciait Carrel pour l'envoi d'un exemplaire de sa conférence de 1925 devant les administrateurs de l'hôpital du Mont Sinai⁸⁷. Ce qui tendrait à prouver que *L'Homme, cet inconnu* a été lu attentivement et que des informations complémentaires ont pu être demandées. S'interroger sur l'origine de l'idée d'une « science de l'homme » paraît donc relever de la gageure. Seule certitude : Carrel ayant effectué la plus grande partie de sa carrière à l'Institut, il était en contact permanent avec le discours institutionnel, tel qu'il a pu être décrit par l'historienne Lily Kay par exemple. L'historien des sciences, Robert Kohler, a montré, quant à lui, que les formules de Weaver reflétaient les échanges de ce dernier avec Gregg à une époque où la coopération entre les deux hommes était intense (d'ailleurs essentiellement pour des motifs de politique interne)⁸⁸. Il semble donc que l'on puisse dire à tout le moins que les idées de Carrel participaient d'un certain discours institutionnel des philanthropies Rockefeller, sans pour autant remettre en cause le fait qu'il ait conservé un positionnement propre. De même, il est évident que ses idées furent entendues, au sein de la Fondation, par des oreilles particulièrement réceptives.

Les ressemblances des projets de la Fondation Rockefeller avec ceux de Carrel ne cessèrent de s'accroître. Ainsi, la lettre adressée par Carrel à Flexner le 25 août 1937 comprenait un projet dactylographié de dix pages, sans titre, qui commençait par ces mots : « Nous avons l'intention d'organiser un Institut de psychobiologie⁸⁹... ». Carrel y avait travaillé durant l'été avec le soutien actif de Charles Lindbergh⁹⁰. Coudert dira de ce projet qu'il est le plus abouti des projets de Carrel qu'il lui ait été

87 AGregg à AC, 4 novembre 1936, GU-ACP, B 43, d. 16.

88 Weaver, « Progress Report of the Natural Sciences », 14 février 1934, RAC-RF RG 915 1.7, et Kohler, *Partners in Science...*, 1991, p. 273-287, en particulier p. 286 où ce rapport est explicitement cité.

89 AC à SF, 25 août 1937, dont « We intend to organize an Institute of Psychobiology... », APS-SF B/F365 #Carrel. Une version française a été publiée par J.-J. Gillon dans Christen (dir.), *L'Ouverture de l'homme...*, 1986, p. 145-152, sous le titre « Le "testament" d'AC ». Drouard l'a également publié, à l'identique sauf un mot et quelques virgules, en annexe de sa thèse, cf. Drouard, *Une inconnue...*, 1992, Annexe II.17 (sans date), p. 325-329. Aucun des deux ne signale de traducteur. Il date en fait du début de l'été 1937, cf. note suivante.

90 Carrel envoya à Lindbergh le manuscrit anglais de son projet afin qu'il lui trouve quelqu'un pour le taper à la machine. Cf. AC à CAL, 12 juillet 1937, y compris « We intend to organize an Institute of Psychobiology... », CAL Papers – MS 325, S 1, B 7, d. 180.

donné de lire concernant les « buts d'une nouvelle institution⁹¹ ». Le passage d'un « Institut de l'homme » à un « Institut de psychobiologie » ne peut pas avoir été anodin. Le terme de « psychobiologie » possède sa propre histoire au sein de la Fondation Rockefeller. Dans les années 1930, la Division des sciences médicales, dirigée par Alan Gregg, avait investi de grosses sommes d'argent dans le domaine de la psychiatrie⁹². L'Université McGill de Montréal fut ainsi dotée par la Fondation d'un Institut de neurologie. Cependant, Gregg était soucieux de promouvoir également d'autres aspects de la psychiatrie, tels que la psychanalyse⁹³. Il apporta dans cette optique son soutien au travail de Stanley Cobb sur le comportement humain au *Massachusetts General Hospital* ainsi qu'au travail réalisé à l'Institut de psychanalyse de Chicago par une autre équipe⁹⁴. Le terme de « psychobiologie » aida Gregg à expliquer aux administrateurs de la Fondation l'extension à la psychiatrie du soutien apporté par sa division. En 1933, il apparaît dans le projet de Gregg et Weaver. C'est sous ce titre que Weaver introduit ses idées au sujet de ce qu'il appelait alors « les processus vitaux ». Cependant, les deux hommes avaient des tempéraments très différents. Gregg, à l'instar de Flexner et de la plupart des membres de l'équipe Rockefeller des années 1920, préférait se concentrer sur le repérage de grands savants afin de donner à ceux-ci les moyens nécessaires pour leurs travaux de recherche, tandis que Weaver pensait avant tout en termes de problèmes scientifiques et de projets de recherche à promouvoir. Fosdick sépara les deux hommes lorsqu'il prit la tête de la Fondation en 1936, en confiant à Gregg la responsabilité exclusive de la « psychobiologie ». Le mode de répartition des fonds avait changé cependant et la Fondation cessa, sous la présidence de Fosdick, de doter de nouveaux instituts de recherche⁹⁵. Carrel, qui semble ne pas avoir été mis au courant de ces changements, prépara des plans pour un projet qui ne vit jamais le jour. Aucune preuve ne nous permet d'affirmer ni que Carrel ait présenté un projet, ni qu'un

91 FRC à AC, 30 août 1937, GU-ACP, B 41, d. 34.

92 Fosdick, *The Story of the RF...*, 1952, p. 146-150.

93 W. Penfield, *The Difficult Art of Giving : The Epic of Alan Gregg*, Little, Brown & Co., Boston, 1967, 261-265, 271-275. Wilder Penfield était le chef du Département de neurologie de l'Université McGill dont l'Institut avait été financé par la RF.

94 Th. M. Brown, « Alan Gregg and the RF's Support of Franz Alexander's Psychosomatic Research », *BHM*, t. 61, 1987, p. 155-182.

95 Kohler, *Partners in Science...*, 1991, p. 282, 291-297, et Picard, *La Fondation Rockefeller et la recherche...*, 1999, p. 128-132.

tel projet ait été rejeté⁹⁶. Carrel eut cependant, à l'automne 1937, une autre occasion d'approcher directement Fosdick.

TROUBLE DANS LES PRINCIPES DÉMOCRATIQUES

Le 10 octobre 1937, Carrel fut invité à prononcer un discours à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de l'Amicale Phi Beta Kappa de l'Institut universitaire Dartmouth dans le New Hampshire. L'Amicale avait choisi Carrel comme invité d'honneur de ses commémorations. Celui-ci avait intitulé sa conférence : « *The Making of Civilized Men* », qu'il publia plus tard en français sous le titre de « La construction des hommes civilisés⁹⁷ ». Une rapide comparaison entre les différentes allocutions qu'il prononça à cette époque-là montre qu'il y avait en grande partie repris, le contenu du discours prononcé l'été précédent lors de l'ouverture des Journées médicales de Bruxelles⁹⁸.

Les deux conférences sont basées sur la même idée centrale : la nécessité de créer des êtres humains plus forts, mais le ton de celle de Dartmouth est plus abrupt, pour ne pas dire agressif. À titre d'exemple, comparons le dernier paragraphe de chacune des deux allocutions. À Bruxelles, Carrel terminait par cette interrogation : « Certes, la genèse des grands hommes est encore inconnue. Mais ne faut-il pas chercher dès à présent à construire des individus d'une plus haute stature intellectuelle et spirituelle⁹⁹ ? » À Dartmouth, la tournure se fait plus incisive : « Malheureusement, la genèse des grands hommes est encore

96 Tom (Thomas F. Rosenbaum), l'un des bibliothécaires du RAC m'expliqua, lors d'un séjour de recherches, que c'est la seule chose que la Fondation n'a pas conservée, on ne gardait jamais traces des projets qui n'étaient pas acceptés.

97 A. Carrel, « *The Making of Civilized Men* », *Dartmouth Alumni Magazine*, t. 30/8, 1937, p. 8-11. L'édition française date de la période de la guerre : *La Construction des Hommes Civilisés*, s.n. [Typographie du collège technique Estienne], Paris, s.d. [1943 ?]. Une note p. 21 signale la création de la FFEPPH en 1941.

98 A. Carrel, « Le Rôle futur de la médecine », *Bruxelles médical*, t. 17, 1937, p. 1336-1339.

99 *Ibid.*, cité d'après un document du fonds Carrel à Georgetown : A. Carrel, « Le rôle futur de la Médecine », imprimé, s.d., 14 p. numérotées de 1 à 14, GU-ACP, B 22, sect. 9-5, d. 29; ici p. 14.

inconnue. Mais ne devons-nous pas essayer dès à présent de construire des individus d'une plus haute stature intellectuelle et spirituelle¹⁰⁰ ? » ; et Carrel d'ajouter une de ces phrases courtes et percutantes dont il avait le secret : « La société moderne a besoin de *supersouls*¹⁰¹. » Par ailleurs, la profession de foi qui conclut la conférence bruxelloise est relativement simple : « La conquête de la santé ne suffit pas. C'est le progrès de la personne humaine qu'il s'agit d'obtenir. Car la qualité de la vie est plus importante que la vie elle-même. Tel est le rôle futur de la médecine¹⁰². » À Dartmouth, il ajouta à « la conquête de la santé » celle du « confort » avant de conclure par ces mots : « Le but de la civilisation est l'ascension de la personne humaine. Nous devons utiliser les sciences théoriques et appliquées, non pas à la satisfaction de notre curiosité et de nos appétits, mais à l'amélioration de soi (*betterment of the self*) et à la construction d'hommes véritablement civilisés. L'humanité doit maintenant réaliser que son futur dépend d'elle-même¹⁰³. »

La presse semble avoir largement rendu compte de l'allocution de Carrel à l'Institut Universitaire de Dartmouth¹⁰⁴. Deux personnalités éminentes contactèrent directement le conférencier pour lui demander une copie de son discours : Raymond B. Fosdick et Henry A. Wallace, le secrétaire d'État à l'Agriculture. Dès le 14 octobre, Fosdick écrivait à Carrel :

J'ai été extrêmement intéressé par le compte-rendu que j'ai vu dans la presse de votre récent discours [...] à Dartmouth. [...] a-t-il été publié, et si oui, puis-je en avoir plusieurs copies ? J'aimerais les distribuer aux membres de

100 Traduit à partir de la conférence publiée dans le bulletin des anciens élèves du *College* citée ci-dessus n. 97, p. 11. Dans la version française publiée cinq ou six ans plus tard, la formulation est encore plus précise : le point d'interrogation a disparu et au fait que « le secret de la genèse des grands hommes » soit encore inconnu, succède logiquement un « C'est pourquoi nous devons chercher comment construire, etc. » Cf. Carrel, *La Construction des Hommes Civilisés...*, p. 34.

101 *Ibid.* De façons intéressante, la traduction française de la guerre parle de « surhommes » à cet endroit. Cet accent nietschéen semble être unique chez Carrel qui ne cite pas cet auteur dans *L'Homme, cet inconnu* et dont aucun livre ne figure au catalogue de sa bibliothèque américaine. *Übermensch* à l'époque était rendu par *superman*, terme que Carrel ne reprend donc pas.

102 Carrel, « Le rôle futur de la Médecine », *op. cit.*, p. 14.

103 Carrel, « The Making... », *op. cit.*, 1937, p. 11.

104 « Carrel Addresses Dartmouth », *NYT*, 12 Oct. 1937 et « Carrel at Dartmouth for Award », *NYHT*, 12 Oct. 1937, GU-ACP, B 75, sect. 19-3, d. 338-340 et « Calls on Science to Save Humanity », *NYT*, 12 Oct. 1937, p. 26.

l'équipe ici. Vous et moi semblons avoir raisonné selon une logique assez semblable. J'ai publié, en 1928, un livre dont je me risque à vous envoyer un exemplaire [...]. Les chapitres cinq et six, spécialement le six, pourront vraisemblablement vous intéresser, parce qu'ils touchent à la nécessité d'une pensée synthétique. C'est à cause de mon intérêt pour ce sujet depuis des années que je me retrouve maintenant si intrigué par ce qui a été rapporté de vos remarques à Dartmouth¹⁰⁵.

Fosdick craignait-il d'avoir été copié ou était-il vraiment sincère ? Le fait qu'il demande plusieurs copies du discours plaide pour la seconde hypothèse. Cinq jours plus tard, Carrel le remerciait et lui adressait une très longue lettre.

C'était très gentil à vous de m'envoyer votre livre. La nuit dernière, j'ai lu le premier et le sixième chapitre et j'ai parcouru les autres. Cela m'intéresse beaucoup de voir à quel point vous et moi avons raisonné selon la même logique. Mais vous avez ordonné une quantité de faits beaucoup plus grande que moi, et apporté [...] plus de force à votre démonstration. De plus, vous avez donné une beauté d'expression et une rare concision à ces idées. J'ai été tout à fait étonné de constater qu'un livre de cette importance ait échappé à mon attention. Sans doute est-ce dû au fait qu'en 1928, j'étais occupé par un travail hautement spécialisé [...]. Le fait que deux hommes, considérant un problème à l'aide de disciplines différentes et l'abordant par des angles différents, soient arrivés exactement à la même conclusion, est certainement très significatif. J'ai lu deux fois votre chapitre, « Aristote, recherché ». Aristote a échoué dans sa tentative parce que la science en était à ses rudiments. Aujourd'hui, son rêve d'une synthèse des connaissances humaines comme méthode pour construire un monde meilleur a [...] de bien meilleures chances de se réaliser qu'il n'en avait en son temps. Il existe des « cerveaux qui ont des capacités de synthèse » parmi la multitude des hommes modernes. « Lorsqu'Aristote reviendra, ce sera sous la forme d'une intelligence collective, de la pensée soutenue de beaucoup d'esprits attirés par un même but. » Le temps est venu [...] de fabriquer, à partir de quelques individus aux tendances universalistes, un Aristote composite. [...] J'espère lire dans un futur proche les autres chapitres du livre¹⁰⁶.

À cette lettre, Carrel joignait un exemplaire de son discours non encore publié. Deux jours plus tard, Fosdick le remerciait :

C'est une lettre bien généreuse que vous m'avez écrite et je ne trouve pas les mots pour vous dire à quel point cela me touche. Il y a peut-être un certain

105 R. B. Fosdick à AC, 14 octobre 1937, GU-ACP, B 43, d. 17.

106 AC à Fosdick, 19 octobre 1937, GU-ACP, B 43, d. 17.

manque de modestie à envoyer un exemplaire de son propre travail, mais j'avais été si frappé par certaines idées communes que nous avons eues que j'ai pensé que cela pourrait vous intéresser de parcourir le livre. J'emporte avec moi à la campagne ce week-end votre discours « La construction des hommes civilisés », pour le lire tranquillement¹⁰⁷.

Fosdick réitère donc son étonnement devant leur convergence de vues. Était-ce une manière de dire à Carrel qu'il avait formulé des idées similaires avant lui, c'est-à-dire une façon de lui rappeler discrètement sa présence, comme Carrel la lui avait rappelée précédemment après avoir lu le rapport annuel de la Fondation ? L'étonnement mutuel est-il au contraire sincère et authentique ? Rien ne permet de déceler un quelconque plagiat et l'explication fournie par Carrel quant aux raisons pour lesquelles il n'a pas encore lu l'ouvrage de Fosdick, semble tout à fait plausible. Il est donc possible qu'ils aient, sans s'être influencés mutuellement, puisé l'un et l'autre à un même vivier d'idées, puisque tous deux travaillaient à l'intérieur de la même « matrice sociale », pour reprendre le concept de Thomas Bender, laquelle constituait « en retour leur audience ou leur public¹⁰⁸. » S'il ne semble pas que Fosdick ait pu être le lecteur-type que Carrel avait à l'esprit lorsqu'il écrivait *L'Homme, cet inconnu*, il n'en représente pas moins cette « matrice sociale » dans laquelle il évoluait à New York. Celle des philanthropies Rockefeller qui appartenait à l'élite cultivée de la ville. C'est le concept jaussien de « premier lecteur », tel qu'il a été mis en œuvre dans cette recherche, qui s'élargit ici comme de lui-même. Je veux dire que si Flexner et les Philosophes ont été les « premiers lecteurs » physiques du livre, la « matrice sociale » au sein de laquelle ils évoluaient joue en un sens un rôle très similaire. L'un des marqueurs de cette matrice se situant sans doute dans leur commune appartenance au *Century Club* où cette élite tournée vers la philanthropie aimait à se retrouver.

La deuxième personnalité éminente qui écrit à Carrel à la suite de son allocution à Dartmouth fut le secrétaire d'État à l'agriculture, Henry Wallace, qui lui signifia ce même jour : « La position que vous défendez est très stimulante et je la soutiens chaleureusement¹⁰⁹. » À l'instar de Fosdick qui lui envoya l'un de ses livres, Wallace fit parvenir à Carrel

107 Fosdick à AC, 21 octobre 1937, GU-ACP, B 43, d. 17.

108 Bender, « The Cultures of Intellectual Life... », *op. cit.*, 1979, p. 181.

109 Wallace à AC, 12 octobre 1937, GU-ACP, B 42, d. 50.

un exemplaire d'une conférence qu'il avait donnée en décembre 1933 devant l'Association américaine pour le progrès des sciences et publiée peu après dans *Science*¹¹⁰. Il attira également l'attention de Carrel sur les publications éditées par son ministère au cours des années 1936 et 1937, en précisant : « Toutes deux traitent de génétique et toutes deux sont inspirées par la thèse qu'il est de plus en plus important dorénavant que les savants s'intéressent à la vie et non seulement à la mécanique¹¹¹. » Cette courte phrase suffit à comprendre tout ce qui pouvait attirer des personnes comme Wallace vers les thèses de Carrel, mais aussi tout ce qui les séparait de la pensée carrélienne. Les deux hommes s'accordaient sur le fait qu'il était essentiel que l'accent mis jusque-là sur les seules sciences physiques porte désormais sur les sciences de la vie. Cependant, lorsque Wallace parle de « s'intéresser à la vie », il a en tête l'étude accrue de la génétique, alors que Carrel ne manifestait pas particulièrement d'intérêt pour ce domaine. Il faut noter toutefois que Wallace était un spécialiste de la génétique des plantes, un domaine dans lequel les théories néo-lamarckiennes n'avaient pas été totalement rejetées. La bataille que se livrèrent les chercheurs en agriculture et les généticiens mériterait de faire l'objet de plus amples recherches¹¹².

Le ministre n'avait en fait pas attendu le discours de Dartmouth pour entrer en contact avec Carrel. Lorsque celui-ci revint de ses vacances d'été en 1937, une lettre et un livre l'attendaient, qui lui avaient été envoyés par le secrétaire d'État à l'Agriculture début juin, après son départ pour l'inauguration de l'Académie pontificale des sciences à Rome. Durant les trois mois qui suivirent son retour, à l'automne, il correspondit avec Wallace au rythme d'une à deux lettres par mois. Le 21 octobre 1937 par exemple, Carrel écrivait au ministre :

110 H. A. Wallace, « The Social Advantages and Disadvantages of the Engineering-Scientific Approach... », 1934. Résumé en ligne au 29 dec. 1933, series X : writings, speeches by Wallace, 1923-1933 dans *Henry A. Wallace Papers* (MsC 177), The U of Iowa Libraries, Iowa City, Iowa (Wallace Papers – MsC 177). Sur l'arrière-plan politique du discours, cf. Kuznick, *Beyond the Laboratory...*, 1987, p. 42, 53, 57-58.

111 Wallace à AC, 12 octobre 1937, *op. cit.* p. 394 Les deux épais *Yearbook of the United States Department of Agriculture* pour 1936 (1189 p.) et 1937 (1497 p.) se trouvent dans la bibliothèque américaine de Carrel.

112 Pour aller dans ce sens, on peut par exemple se reporter au discours de Wallace devant le Comité Américain pour la Démocratie et la Liberté intellectuelle, cf. Kuznick, *Beyond the Laboratory...*, 1987, p. 205-206. Mes remerciements à Devora Kamrat-Lang pour avoir attiré mon attention sur ce point.

Votre description pénétrante de l'impact de la technologie et des coopératives montre d'une manière éclatante le danger de la tendance actuelle de notre civilisation. « Où les gens iront-ils », comme vous le dites, « si l'on n'a plus besoin d'eux dans les champs de coton ? » Ce à quoi l'on se doit d'ajouter : Où iront-ils lorsque les usines fonctionneront automatiquement ? Après avoir lu votre livre, on réalise de manière claire la nécessité d'entreprendre à nouveau la démarche d'Aristote il y a de cela vingt-trois siècles. Il semble impératif de construire sans plus attendre une intégration scientifique du savoir. Un tel savoir synthétique n'est-il pas indispensable au gouvernement afin d'éviter le suicide du commerce et de l'agriculture¹¹³ ?

S'agit-il ici de l'expression des préoccupations humanistes de deux hommes qui se voulaient politiquement responsables ? Ou bien de la manifestation des craintes de deux personnalités appartenant à une élite sociale qui se sentait menacée par la diffusion de nouvelles technologies qui entraînaient la libération des masses du fardeau des travaux les plus pénibles, jusqu'alors considéré comme leur lot naturel ? Aucun WASP n'ayant un statut social équivalent à celui de Wallace ne travaillait dans les champs de coton, et les ouvriers, à la différence des fermiers, auraient légitimement pu effrayer le biologiste catholique¹¹⁴. Après avoir soulevé la question du devenir de ces populations, Carrel répond en appelant à la création d'une méta-science, ou, selon ses propres mots, d'« une intégration scientifique du savoir », capable de relever le défi aristotélicien. Cet appel fit écho à quelque chose de profond chez Wallace, le 2 novembre 1937, le ministre écrivait à Carrel :

Oui, je suis d'accord avec vous et souscris sans réserve aucune à la nécessité d'une intégration des sciences et de l'économie de manière à servir l'homme en sa totalité. C'est curieux que vous en médecine et moi au gouvernement ayons été amenés inexorablement à prendre conscience de cette nécessité. J'ai été heureux de recevoir avec votre lettre, un exemplaire de votre livre *L'Homme, cet inconnu*. Bien que j'en eusse lu certaines parties auparavant, je suis très heureux de posséder le livre de façon à pouvoir le consulter à loisir.

113 AC à Wallace, 21 octobre 1937, GU-ACP, B 42, d. 50. La citation est tirée de H. A. Wallace, *Technology, Corporations, and the General Welfare*, U North Carolina P, Chapel Hill, NC, 1937, p. 10.

114 Sur les liens entre le monde catholique français et les ouvriers, cf. par exemple, É. Poulat, *Naissance des prêtres ouvriers*, Casterman, Tournai, 1965. Drouard, toutefois, a montré un Carrel s'occupant de médecine du travail avant l'heure, dès ses années lyonnaises. Malheureusement, le biographe ne donne pas les cotes des « feuillets inédits » qu'il cite. Cf. Drouard, *De la mémoire à l'histoire...*, 1995, p. 69-72.

S'il vous arrive d'être à Washington, j'espère bien avoir le plaisir de mieux faire connaissance¹¹⁵.

Cette lettre montre un Carrel en pleine ascension dans la sphère politique américaine. Après Fosdick, voilà un ministre qui s'étonne que deux hommes, œuvrant dans deux domaines aussi différents, soient arrivés aux mêmes conclusions. On peut se demander en effet comment quelqu'un comme Wallace eut connaissance de la pensée carrélienne. Sans doute en avait-il lu les résumés parus dans la presse générale. Ici, le fait que le ministre dise avoir lu « certaines parties » de *L'Homme, cet inconnu* « auparavant » suggère qu'il pourrait en avoir lu les extraits publiés dans le *Reader's Digest*¹¹⁶. Quoi qu'il en soit, il s'agit, pour Carrel, d'un précieux capital politique. Ce capital, tout comme le désir qu'avait Carrel à l'époque d'accumuler cette sorte de pouvoir, se trouvent particulièrement bien illustrés dans l'interview que le biologiste donna à Agnes E. Meyer du *Washington Post* à l'automne 1937¹¹⁷.

Ce projet de publication conduisit à un échange de lettres particulièrement riche entre les deux, ainsi qu'à des rencontres fréquentes entre octobre et décembre 1937, lorsqu'elles s'interrompirent de manière inopinée à la veille de Noël 1937, avant de reprendre à la mi-mars 1938. Mais qui était donc cette femme capable de réussir là où beaucoup d'autres avaient échoué ? Agnes Elisabeth Ernst Meyer (1887-1970), journaliste diplômée de l'Institut universitaire Barnard à New York, avait été la première femme « reporter » au *New York Sun*. Elle avait épousé en 1908, un riche financier qui allait devenir gouverneur de la réserve fédérale américaine (plus connue sous le nom de *Fed*) sous l'administration Hoover de 1930 à 1933. C'est durant cette période que celui-ci racheta le *Washington Post* en faillite. Agnes Meyer publia dès lors régulièrement dans les pages du journal¹¹⁸. L'interview avec Carrel devait être la première d'une série dans laquelle la journaliste interrogerait des hommes d'État et des hommes politiques. Meyer et Carrel,

115 Wallace à AC, 2 novembre 1937, GU-ACP, B 42, d. 50.

116 Cf. *supra*, p. 287.

117 A. E. Meyer, « Development of Man to His Full Powers Is Aim of Dr. Alexis Carrel », *Washington Post*, 21 Nov. 1937, p. B3-4.

118 « Meyer, Agnes Elizabeth Ernst, 1887-1970 », dans B. Sicherman et C. H. Green (éd.), *Notable American Women : the modern period*, t. 4, Belknap of Harvard UP, Cambridge, 1980, p. 471-473.

qui entretenaient une correspondance depuis le début des années 1930, étaient rentrés d'Europe par le même bateau à l'automne 1937 et c'est à ces retrouvailles maritimes que la journaliste attribua l'idée de publier une interview « politique » de Carrel¹¹⁹. Les dates ne cadrent pas tout à fait, puisque c'est durant les jours qui suivirent la publication dans la presse du compte-rendu du discours prononcé à l'Institut universitaire de Dartmouth que Meyer reprit contact avec le biologiste afin de réaliser l'interview. Peut-être n'était-ce là que pure finesse de la part de la journaliste qui voulait publier le discours et le rattachait pour ce faire à leurs conversations sur le bateau tout en sachant fort bien que Carrel ne donnait habituellement pas d'interviews, hormis sur des sujets scientifiques. Quoi qu'il en soit, le 13 octobre 1937, Meyer lui énonçait par courrier les motifs qui la poussaient à vouloir réaliser cette interview.

L'une des grandes difficultés en Amérique aujourd'hui est le fait que personne ne soit vraiment clair sur le type de programme qu'il faut mener, pas même l'administration, bien qu'elle offre le spectacle d'une détermination résolue. J'ai donc décidé d'interviewer nos principaux hommes politiques toutes nuances politiques confondues et de les faire mûrement réfléchir dans le détail à ce que chacun d'eux souhaiterait voir en termes de développement social et politique dans ce pays. Je ne ferai qu'une interview de ce type par semaine de manière à ce qu'elles puissent être beaucoup plus détaillées que ce qui est généralement réalisé par ce genre de journaux.

Il me semble que ce serait très important que vous me laissiez vous interroger selon les lignes de notre conversation sur le bateau, parce que si nous développons ce thème et le publions dans une série d'interviews politiques, cela aidera à souligner la nécessité d'une coopération de pensée (*cooperative thinking*) entre les hommes politiques et les savants afin que chacun de ces domaines puisse contribuer de son mieux au développement futur de la démocratie. Naturellement, je me rends compte qu'en règle générale vous évitez les interviews, [...] son propos serait double : une influence immédiate sur tous nos représentants au Congrès et au Sénat, qui lisent le journal tous les matins, ainsi que la promotion de votre idée, capitale, d'un nouveau fondement pour les sciences humaines ; à laquelle vous arrivez scientifiquement et à laquelle je ne puis arriver qu'intuitivement¹²⁰.

Au-delà des motifs évoqués, cette lettre met en évidence l'attrance que des personnes comme Meyer, certes de droite à l'époque, mais ne pouvant être soupçonnée d'avoir eu des tendances antidémocratiques,

119 Cf. Meyer à AC, 13 octobre 1937, GU-ACP, B 42, d. 26.

120 *Ibid.*

ressentirent à l'égard des conceptions biopolitiques de Carrel. Durant ses études à New York, elle suivit les cours du philosophe, John Dewey, qui enseignait à l'Université Columbia et dont elle resta proche par la suite. Tout au long de sa correspondance avec Carrel, les thèses éducatives de Dewey sont souvent abordées. C'est à leur propos que Carrel lui suggéra de lire *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard. Ce thème resta, des années durant, un de leurs sujets de discussion favoris¹²¹. En 1938, Meyer signa la traduction en anglais du livre de Thomas Mann, qui venait d'émigrer aux États-Unis, au sujet de la victoire imminente de la démocratie¹²². Elle continua d'évoluer ensuite pour rejoindre finalement, au début des années 1960, les rangs du parti démocrate¹²³.

Ces relations entre Carrel et Meyer peuvent paraître bien étranges aujourd'hui, du fait des différences évidentes dans leur approche politique de la démocratie mais plus encore peut être, au vu de leurs évolutions respectives. Dans les années trente pourtant, ces différences se trouvèrent estompées par le sentiment partagé qu'une conception biopolitique pouvait constituer une réponse satisfaisante à la crise socio-économique. C'est du moins ainsi que j'interprète les propos de Meyer dans cette lettre sur la nécessaire « coopération de pensée entre les hommes politiques et les savants afin que chacun de ces domaines puissent contribuer de son mieux au développement futur de la démocratie¹²⁴ », alors que les idées de Carrel sur l'avenir de la démocratie étaient déjà tout à fait explicites¹²⁵. Chacun d'entre eux avait de bonnes raisons de vouloir cette interview : elle permettait à Carrel de diffuser ses idées et à Meyer, à travers les idées biopolitiques de Carrel, de provoquer la classe politique américaine. Bien que l'interview avec Carrel ait été publiée comme prévu le 21 novembre 1937, le projet de réaliser une série d'entretiens des « principaux hommes politiques toutes couleurs politiques confondues et de les faire mûrement réfléchir dans le détail à ce que chacun d'eux souhaiterait voir en termes

121 Cf. AC à Meyer, 31 octobre 1930, 11 mars 1938, Meyer à AC, 1 novembre 1930, 6 décembre 1935, 21 décembre 1937, *Ibid.* À compléter et à comparer avec les écrits de Meyer d'après-guerre, notamment : A. E. Meyer, *Out of These Roots. Autobiography of an American Woman*, Little, Brown & Co., NY, 1953 et *idem*, *Education for a New Morality*, Macmillan, NY, 1957.

122 Th. Mann, *The Coming Victory of Democracy*, AA. Knopf, NY, 1938.

123 « Meyer, 1887-1970 », dans Sicherman et Green, *Notable American Women...*, 1980.

124 Meyer à AC, 13 octobre 1937, GU-ACP, B 42, d. 26.

125 Cf. *supra* p. 28.

de développement social et politique dans ce pays¹²⁶ » ne semble pas avoir vu le jour. Il n'existe en effet aucune trace d'interviews d'hommes politiques dans les numéros des semaines suivantes. Seul un entretien avec le philosophe John Dewey, réalisé selon le même modèle, parut un mois plus tard¹²⁷. L'absence de la confrontation espérée entre ses idées et celles des hommes politiques de l'époque contribue peut-être à expliquer l'interruption inopinée de sa correspondance avec Meyer à la veille de Noël. Plus vraisemblablement, résulte-t-elle du fait que Carrel se trouva absorbé par son travail à l'Institut, où les expériences avec Lindbergh avaient repris, et où la perspective d'une fermeture prochaine de ses laboratoires et la nécessité de trouver un nouveau lieu pour son équipe, le pressèrent à publier sous forme de livre avec Lindbergh les résultats de ses expériences sur la culture des organes *in vitro*¹²⁸. Cette période fut si intense que Carrel ne répondit cette année-là à son courrier qu'avec beaucoup de retard, même aux vœux du Nouvel An, comme en témoigne l'analyse de sa correspondance en générale et celle avec Agnes Meyer en particulier¹²⁹.

Cet investissement de Carrel peut paraître étrange. Espérait-il encore empêcher le démantèlement de ses laboratoires par quelque sensationnelle découverte ou par la publication de livres qui présenteraient le potentiel scientifique de ce que son équipe réalisait sous sa direction ? Force est de constater, en tout cas, que l'immersion dans la rédaction d'ouvrages hautement spécialisés entraîna un affaiblissement certain de sa position « politique », qu'il ne devait plus retrouver par la suite. Sur le plan des idées, cette période a correspondu à une radicalisation de son discours, notamment quant à la valeur qu'il attribuait au terme de « démocratie ».

Le premier témoignage en ce sens se trouve dans un courrier adressé au Secrétaire d'État à l'agriculture le 2 décembre 1937. À la mi-novembre, Wallace, en réponse à l'envoi de la conférence de Dartmouth et surtout à sa demande d'en savoir plus « sur ses vues concernant la méthode qui pourrait être utilisée pour intégrer science et économie¹³⁰ », avait fait parvenir à Carrel le texte d'un de ses exposés à l'assemblée annuelle

126 Meyer à AC, 13 octobre 1937, GU-ACP, B 42, d. 26

127 A. E. Meyer, « U. S. Radicals Cautioned to Revise Ideas », *Washington Post*, 19 Dec. 1937, p. B3-4.

128 Cf. SF à AC, 8 janvier 1938, GU-ACP, B 43, d. 40, citée *supra* p. 323.

129 Cf. AC à Meyer, 11 mars 1938, GU-ACP, B 42, d. 26.

130 AC à Wallace, 5 novembre 1937, GU-ACP, B 42, d. 50.

d'une association d'Instituts universitaires orientés vers la technologie et l'agriculture¹³¹. « La majeure partie est improvisée », lui écrivait Wallace, « mais une partie rejoint dans une certaine mesure votre plaidoyer pour l'intégration et la coordination tant des différentes branches de la science entre elles, que de la science et des sciences humaines¹³² ». Le ministre y proposait une définition de la démocratie comme mode de vie, en sept points : l'action basée sur la volonté informée de la majorité ; la liberté (d'expression, de la presse, art, science, religion) ; la stabilité et l'ordre ; favoriser le bien-être général par une économie adaptée de la productivité ; la foi dans les extraordinaires possibilités, non encore réalisées, des humains et de la nature, de sorte que ceux qui sont doués « en art, en science ou en religion puissent approcher révérencieusement l'inconnu » sans être soumis à la pression d'obtenir des résultats immédiats ; la foi joyeuse dans un futur de progrès basé sur la contribution de tous ; tolérance et humour dans la reconnaissance du droit à chacun d'être différent¹³³. Dans sa réponse, Carrel reprend certaines phrases du discours de Wallace et en profite pour exposer ses propres idées. Sa lettre illustre bien l'état de ses réflexions sur la valeur du terme de « démocratie » à l'époque, en contrepoint de la manière dont il était alors perçu dans l'arène politique américaine.

Il y a plusieurs phrases d'une grande portée dans votre discours. Il est tout à fait nécessaire, je crois, d'affirmer que « une approche détaillée spécialisée n'est pas suffisante pour nous permettre de faire face au problème de la vie en tant que tout. » Le public doit être préparé à accepter le fait que la physique, la chimie et la biologie ne sont pas les seules sources de connaissance

131 La 51^e rencontre de l'Association des *Land Grant Colleges* eut lieu à Washington, DC, les 14-17 novembre 1937. Wallace y parla le 17 du thème « Democracy in Planning ». Cf. 17 novembre 1937, series X : writings, speeches by Wallace, 1937 dans Wallace Papers – MsC 177 (en ligne).

132 Wallace à AC, 19 novembre 1937, GU-ACP, B 42, d. 50.

133 Du 22 au 25 février 1938, Wallace donna une série de conférences à la *Pacific School of Religion*, à Berkeley, CA. Il reprit dans la seconde, « Religion in democracy », certains éléments de son discours de novembre, puis de nouveau le 14 avril suivant dans une conférence intitulée « Individual and Collective Responsibility in Democracy » et prononcée dans le cadre d'un cours sur la démocratie organisé à la *Graduate School* du Ministère de l'agriculture, Washington DC. Je me base ici sur l'identité littérale de la troisième citation de Carrel avec le texte de ces deux conférences publiées pour reconstituer la « profession de foi démocratique » en sept points dont elle est tirée. Cf. H. A. Wallace, *Path to Plenty*, National Home Library Found, Washington, DC, 1938, p. 36 et M. L. Wilson, *Democracy has Roots*, Carrick & Evans, NY, 1939, p. 93-94.

et que « nous devons réexaminer tous les présupposés de base de la pensée sur laquelle les universités et les instituts universitaires des États-Unis ont été bâtis. » Quelques-uns des principes qui, comme vous le croyez, doivent guider la démocratie, sont absolument vrais, bien que tout à fait révolutionnaires. Il est certain que la volonté de la majorité ne doit pas s'exercer avant que « les gens aient eu l'occasion de s'informer des faits réels. » Mais les gens ne peuvent s'informer sur les faits réels à moins d'y être aptes intellectuellement. La ligne de pensée initiée par vos principes conduit à la conclusion qu'une reformulation de la démocratie est nécessaire. Conclusion à laquelle j'adhère avec enthousiasme¹³⁴.

La réaction de Carrel touche à deux sujets distincts : la nécessité d'une pensée synthétique et les principes démocratiques. La conclusion à laquelle il était parvenu à cette époque sur la nécessité d'une pensée synthétique, par opposition à la pensée analytique sur laquelle la recherche scientifique était basée, avait lentement émergé chez lui. Il s'agissait de trouver des concepts capables de rendre compte de l'être humain pris comme un tout, dans sa globalité. Le deuxième point concerne le débat sur les principes fondamentaux de la démocratie qui apparaît ici pour la première fois de manière aussi claire et précise. Jusqu'à présent en effet, il semblait entendu que Carrel pensait que la démocratie – nous dirions aujourd'hui le modèle démocratique – touchait à sa fin avec la crise de civilisation des années 1930. Ce point de vue s'inscrivait parfaitement dans l'histoire de la tradition de la bourgeoisie catholique de sa famille. Une bourgeoisie catholique qui s'était opposée à la Révolution française et à ses principes et qui avait adopté une conception sociale élitiste et paternaliste qui reproduisait à de nombreux égards le comportement de l'aristocratie d'antan. Les conséquences pratiques de ce type de conception, prolongement de certaines des idées développées dans son livre, étaient en revanche restées insoupçonnées jusqu'alors. Cette lettre fait ressurgir la question en l'espace de quelques phrases pour l'examiner à nouveaux frais.

Notons tout d'abord que Carrel conserve le terme de « démocratie ». Serait-ce parce qu'il était prêt à accepter « une reformulation de la démocratie » par égard pour ses amis américains, alors que face à d'autres publics, comme sa famille et ses amis français, il semble avoir préféré abandonner totalement l'usage du mot ? Ou bien s'agit-il d'une

134 AC à Wallace, 2 décembre 1937, GU-ACP, B 42, d. 50.

véritable évolution de sa pensée ? Bien qu'il conserve le terme lui-même, il en modifie le contenu. Le premier point du ministre était l'expression de sa conviction qu'en régime démocratique « l'action doit être basée sur la volonté de la majorité après que les gens aient eu l'occasion de s'informer des faits réels¹³⁵. » Carrel reprend cette phrase tout en la transformant : « Il est certain que la volonté de la majorité ne doit pas s'exercer avant que "les gens aient eu l'occasion de s'informer des faits réels¹³⁶." » Ce renversement lui permet d'introduire le fait que tout citoyen n'est pas « apte intellectuellement » à prendre part au processus démocratique et que si Wallace veut aller au bout de son raisonnement, il lui faut reconnaître la nécessité d'une « reformulation de la démocratie ». Puisque l'égalité est au fondement du concept de démocratie, il s'agit de modifier le modèle en y introduisant des principes eugénistes et en exigeant par exemple une certaine aptitude intellectuelle comme critère de participation à la vie démocratique. Alors que la Déclaration des droits de l'homme ne prenait pas en considération cette question, Carrel suggère ici d'en faire un critère de sélection. Il refuse par là l'idée qu'il puisse y avoir des voies autres qu'intellectuelles pour comprendre la réalité ou appréhender telle ou telle situation.

Dans l'introduction à la seconde édition de son livre sur l'histoire de l'eugénisme, Daniel Kevles évoque les différentes formes de capacités mentales du point de vue de l'histoire de ce mouvement¹³⁷. La définition de l'aptitude intellectuelle faisait à l'époque l'objet d'un débat aux États-Unis, en lien avec ceux suscités par les projets de loi de stérilisation des malades mentaux. La prise de position de Carrel se situe dans ce contexte et reflète de ce fait une certaine approche de cette réalité. La question était, en fin de compte, de savoir quel sort réserver aux individus définis comme inférieurs dans le contexte de la démocratie américaine¹³⁸. Il n'est sans doute pas neutre de ce point de vue que cet élément du discours de Wallace ait été également repris dans une compilation publiée par le Ministère de l'agriculture quelque

135 Wallace, *Path...*, 1938, p. 36 et Wilson, *Democracy...*, 1939, p. 93.

136 AC à Wallace, 2 décembre 1937, GU-ACP, B 42, d. 50.

137 D. J. Kevles, « Préface de la deuxième édition », dans *Au Nom de l'Eugénisme...*, 1995, p. XI-XVII ; ici p. XIV.

138 Cf. D. Kamrat-Lang, « Healing Society : Medical Language in American Eugenics », *Science in Context*, t. 8, 1995, p. 175-196, et J. W. Trent, Jr., *Inventing the Feeble Mind : A History of Mental Retardation in the United States*, UCalif. P, Berkeley, 1994, p. 184-224.

temps plus tard, préfacée par l'historien Charles A. Beard et réalisée sous la direction de Milburn L. Wilson. Celle-ci, fruit de conférences données dans le cadre d'un cours sur la démocratie à la *Graduate school* du Ministère, visait explicitement à situer le fonctionnement démocratique américain face au défi que représentaient « le communisme, le fascisme et le national-socialisme¹³⁹ ».

C'est en s'interrogeant sur cette radicalisation du propos par une remise en cause du principe d'égalité démocratique qu'il importe de conclure ce livre. Deux autres exemples précisent de la manière la plus claire cet aspect de la pensée de Carrel. Il s'agit, tout d'abord, des révisions que Carrel fut prêt à introduire, dès la fin de l'année 1935, dans la version allemande du livre, ainsi que du sommaire d'un nouveau livre, daté de 1937, qui ne vit jamais le jour. Ce dernier correspond à la période durant laquelle Carrel échangea avec Fosdick, Wallace et Agnes Meyer certaines des lettres que nous venons d'examiner. Il est donc possible de conclure que la pensée du biologiste fut elle-même, d'une certaine manière, construite par la réception de son livre.

L'Homme, cet inconnu fut publié en allemand en 1936¹⁴⁰. Dès la mi-décembre 1935, l'éditeur allemand, Gustav Kilpper (1879-1963), contactait Carrel pour lui demander de modifier quelques passages afin d'adapter le livre au public de son pays et de lui assurer ainsi une plus large diffusion. Carrel, qui avait découvert les méthodes des pasteurs évangélistes américains et les techniques propres à la littérature populaire pour disséminer ses idées, accepta de procéder à ces changements. Outre l'ajout des noms de quelques grandes figures allemandes – tels Kant et Goethe en sus de Bergson, et de Koch aux côtés de Pasteur, le biologiste accepta également de reformuler certaines phrases de manière à souligner le fait que le régime nazi avait enclenché des réformes qui allaient dans le sens des idées exprimées dans le livre. Les phrases en

139 Wilson, *Democracy...*, 1939, p. 16. La *Graduate school* avait été fondée en 1921 afin d'assurer une formation continue pour adultes. Beard dans sa préface rapporte qu'un millier de personnes environ suivaient les conférences publiques et qu'en outre environ soixante-quinze agents du personnel administratif ou du secteur en charge de l'élaboration des politiques du ministère participaient aux réunions qui suivaient les séances. Cf. Ch. A. Beard, « Préface », dans Wilson, *Democracy...*, 1939, p. 9-14; ici p. 12.

140 A. Carrel, *Der Mensch : das un bekannte Wesen*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1936. Le nom du traducteur fait débat : le nom qui apparaît dans l'édition allemande consultée est celui d'Emanuel Süskind, Drouard parle de quelqu'un du nom de Weyl. Cf. Drouard, *Une inconnue...*, 1992, p. 112.

question, qui se trouvent toutes situées à la fin du livre, dans le fameux paragraphe douze du chapitre VIII, soulignent en particulier la nécessité d'exécuter les grands criminels ainsi que « les fous qui ont commis des actes criminels¹⁴¹ ».

Dans les versions anglaise et française, les propositions de Carrel peuvent paraître claires, celui-ci ne s'écartant pas *a priori* du cadre de l'application de la peine de mort pour certains crimes. Leur formulation, toutefois, semble faire l'impasse sur le système judiciaire. Évoquant la nécessité d'« ordonner la société par rapport à l'individu sain » ainsi que la nécessité que disparaissent « systèmes philosophiques » et « préjugés sentimentaux », le texte ne rappelle à aucun moment qu'une société est d'abord un système de droits et de règles et que si le crime commis fait le criminel, il ne pourra y avoir de peine que si l'appareil judiciaire reconnaît formellement sa culpabilité¹⁴². Rien de tel ici mais au lieu de cela, une interrogation d'ordre médical sur « le traitement » à appliquer.

La version allemande, quant à elle, ne s'embarrasse pas de ces distinctions et va bien au-delà de la définition de la peine de mort pour les criminels. Examinons tout d'abord la requête de l'éditeur :

Un autre souhait, légèrement plus ambitieux, est que soit mentionnée, dans votre dernier chapitre sur le traitement des imbéciles et des criminels, la récente législation allemande concernant la stérilisation des hommes souffrant de maladies héréditaires et la castration des horribles criminels sexuels incurables¹⁴³.

Cette demande est relativement simple. Nous sommes en 1935-1936, le programme pour l'euthanasie des malades mentaux n'est pas encore en place, seule la loi concernant leur stérilisation a été adoptée ainsi que celle contre les criminels dangereux et l'éditeur voudrait que celles-ci soient mentionnées en bonne place dans le livre¹⁴⁴. Afin de présenter au mieux la réponse proposée par Carrel, je cite ici une grande partie de la

141 Carrel, *L'Homme...*, 1935, chap. VIII, 12.

142 *Ibid.*

143 Kilpper à AC, 16 décembre 1935, GU-ACP, B 70, sect. 18-5, d. 2.

144 Le 14 juillet 1933 avait été promulguée la « Loi sur la prévention d'une descendance atteinte de maladie héréditaire » et le 24 novembre de la même année celle « contre les criminels communs dangereux et sur les mesures de sûreté et d'amendement ». Cf. entre autres, B. Massin, « Stérilisation eugénique et contrôle médico-étatique des naissances en Allemagne nazie : la mise en pratique de l'Utopie biomédicale », dans A. Giami et H. Leridon, *Les enjeux de la stérilisation*, INSERM/INED, Paris, 2000, p. 49-122.

section en question, en y ajoutant les deux phrases que Carrel proposa d'insérer pour satisfaire la demande de l'éditeur allemand.

Il y a encore le problème non résolu de la foule immense des déficients et des criminels. Ceux-ci chargent d'un poids énorme la population restée saine. Le coût des prisons et des asiles d'aliénés, de la protection du public contre les bandits et les fous, est, comme nous le savons, devenu gigantesque. Un effort naïf est fait par les nations civilisées pour la conservation d'êtres inutiles et nuisibles. Les anormaux empêchent le développement des normaux. Il est nécessaire de regarder ce problème en face. Pourquoi la société ne disposerait-elle pas des criminels et des aliénés d'une façon plus économique ? Elle ne peut pas continuer à prétendre discerner les responsables des non-responsables, punir les coupables et épargner ceux qui commettent des crimes dont ils sont moralement innocents. Elle n'est pas capable de juger les hommes. Mais elle doit se protéger contre les éléments qui sont dangereux pour elle. Comment peut-elle le faire¹⁴⁵ ?

Une société « incapable de juger les hommes », un « effort naïf » et qui plus est onéreux des nations civilisées pour conserver des « êtres inutiles et nuisibles » : tous les éléments sont en place pour permettre une comparaison avec l'Allemagne du Troisième Reich.

Certainement pas en bâtissant des prisons plus grandes et plus confortables. De même que la santé ne sera pas améliorée par la construction d'hôpitaux plus grands et plus scientifiques. *Le Gouvernement Allemand a pris des mesures énergiques contre la propagation des déficients, des malades mentaux et des criminels. La solution idéale serait la suppression de chacun de ces individus aussitôt qu'il se sera avéré dangereux*¹⁴⁶.

Notons pour commencer que le biologiste est parfaitement au courant des évolutions législatives en Allemagne entre 1933 et 1935 qui ont conduit à la mise en place de cours de santé héréditaire, dans lesquels les médecins jouaient le rôle principal, conformément à un texte de loi adopté dès juillet 1933 après l'approbation d'une modification de la Constitution au mois d'avril, trois mois après l'accession d'Hitler à la Chancellerie. Les décrets d'application publiés, la loi fut mise en œuvre à partir de 1934¹⁴⁷. Carrel semble donc parfaitement au courant de ces

145 Carrel, *L'Homme...*, 1935, chap. VIII, 12.

146 *Ibid.* En italiques, ce qui se trouve dans AC à Kilpper, 2 janvier 1936, GU-ACP, B 70, sect. 18-5, d. 2.

147 Outre Massin cité ci-dessus, cf. C. Ambroselli, *L'Éthique médicale*, PUF, Paris, 1988, p. 62-68 et R. N. Proctor, « The Sterilization Law », *Racial Hygiene, Medicine under the Nazis*, Harvard UP, Cambridge & London, 1988, p. 95-117.

évolutions. Deuxième remarque : le texte original de l'échange, qui eut lieu en anglais, est extrêmement clair. La charge de la preuve incombe à l'individu, renforçant encore cette idée de suspension du système judiciaire dont nous parlions à l'instant : « [...] *as soon as he* [chacun de ces individus déficients, malades mentaux et criminels] *has proven himself to be dangerous* (se sera avéré dangereux)¹⁴⁸ ». La société ne juge pas, elle ne fait qu'entériner les actes de l'individu. Le fait de faire peser cette charge sur l'individu, celui-ci étant responsable de ses actes, est typique de l'individualisme américain.

Rappelons enfin qu'en 1935, aucun décret sur l'euthanasie n'avait été pris et qu'aucune suggestion sur ce sujet n'avait été émise par l'éditeur allemand. Carrel va donc au-delà de ce qui lui était demandé lorsqu'il aborde la question de la suppression des individus. Mais que signifie ce mot ? En anglais, la langue dans laquelle ont lieu tous les échanges entre Carrel et l'éditeur allemand, le sens du mot « suppression » est double puisqu'il signifie à la fois réprimer (un sentiment) et faire disparaître (quelque chose ou quelqu'un). En français, la langue maternelle de Carrel, le mot possède une seule et unique signification : celle de faire disparaître quelqu'un ou quelque chose. Un dictionnaire encyclopédique de l'époque indique qu'il existe également un sens légal selon lequel la suppression d'un enfant peut être de l'ordre de l'état civil sans préjuger d'un infanticide physique. Pourtant, il n'y a pas d'équivoque possible dans le langage courant : supprimer quelqu'un signifie le tuer sans laisser de traces¹⁴⁹.

Poursuivons la lecture jusqu'à la fin de la section en question :

Nous ne ferons disparaître la folie et le crime que par une meilleure connaissance de l'homme, par l'eugénisme, par des changements profonds de l'éducation et des conditions sociales, *par le rejet de tout sentimentalisme*. Mais en attendant, nous devons nous occuper des criminels de façon effective. Peut-être faudrait-il supprimer les prisons. Elles pourraient être remplacées par des institutions plus petites et moins coûteuses. Le conditionnement des criminels les moins dangereux par le fouet, ou par quelque autre moyen plus scientifique, suivi d'un court séjour à l'hôpital, suffirait probablement à assurer l'ordre. Quant aux autres, ceux qui ont tué, qui ont volé à main armée, qui ont enlevé des enfants, qui ont dépouillé les pauvres, qui ont gravement trompé la confiance

148 Note 146, *supra* (c'est moi qui souligne).

149 Cf. « Suppression » et « supprimer », dans *Dictionnaire Encyclopédique Quillet*, Raoul Mortier (dir.), Quillet, Paris, 1935, p. 5492.

du public, un établissement euthanasique, pourvu de gaz appropriés, permettrait d'en disposer de façon humaine et économique. Le même traitement ne serait-il pas applicable aux fous qui ont commis des actes criminels ? Il ne faut pas hésiter à ordonner la société moderne par rapport à l'individu sain. Les systèmes philosophiques et les préjugés sentimentaux doivent disparaître devant cette nécessité. Après tout, c'est le développement de la personnalité humaine qui est le but suprême de la civilisation¹⁵⁰.

Pour l'édition allemande, Carrel propose de compléter le début de ce paragraphe. En fait, il ne fait que répéter ici quelque chose qui se trouvait déjà dans son texte, à la fin de la section : les préjugés sentimentaux, tout comme les systèmes philosophiques, doivent disparaître devant la nécessité d'ordonner la société moderne par rapport à l'individu sain. Qu'est-ce que cette répétition qui n'était pas, elle non plus, explicitement demandée par l'éditeur allemand apporte au lecteur ? Carrel encadre en fait par là les deux solutions qu'il préconise, le conditionnement médical des petits criminels et l'euthanasie des autres. En ajoutant cette simple portion de phrase – « et le rejet de tout sentimentalisme », l'auteur prépare le lecteur à la dureté des solutions proposées et introduit déjà la raison pour laquelle de telles solutions doivent être préconisées : les sentiments doivent céder le pas à la nécessité d'« ordonner la société moderne par rapport à l'individu sain¹⁵¹ ».

Par l'ajout de la première phrase, Carrel répondait donc au souhait émis par l'éditeur allemand de « mentionner » la nouvelle législation en vigueur en Allemagne, mais avec l'ajout de la seconde, il renforce et explicite ce qu'il indiquait au début du paragraphe lorsqu'il s'interrogeait en ces termes :

Pourquoi la société ne disposerait-elle pas des criminels et des aliénés d'une façon plus économique ? Elle ne peut pas continuer à prétendre discerner les responsables des non-responsables, punir les coupables et épargner ceux qui commettent des crimes dont ils sont moralement innocents. Elle n'est pas capable de juger les hommes¹⁵².

C'est dans ce paragraphe, en fait, que Carrel procède à la mise entre parenthèses de l'appareil judiciaire au profit de la nécessité du traitement

150 *Ibid.*, p. 388-389. En italiques, l'ajout selon AC à Kilpper, 2 janvier 1936, GU-ACP, B 70, sect. 18-5, d. 2.

151 *Ibid.*

152 Carrel, *L'Homme...*, 1935, chap. VIII, 12.

médical. L'éditeur allemand ne s'y était pas trompé en évoquant son « chapitre sur le *traitement* des imbéciles et des criminels¹⁵³ ». Il s'agit bien « d'ordonner la société moderne par rapport à l'individu sain¹⁵⁴ ». Que s'est-il donc passé ? Carrel aurait-il ici aussi devancé les attentes allemandes ? Cette proposition est-elle le fruit du déroulement de sa propre logique ? Le biologiste était certes prêt à de nombreux compromis pour assurer la diffusion la plus large de son message, mais l'éditeur n'ayant pas suggéré cette deuxième phrase, cette explication ne semble pas pertinente. Par ailleurs, il ne fait aucun doute que Carrel interprétait, à la lumière de ses conceptions biopolitiques, les réformes mises en œuvre tant dans l'Italie fasciste que dans l'Allemagne nazie et qu'il les considérait comme de saines réponses de la part de ces peuples, qui, ainsi qu'il l'écrira à son frère un an plus tard, « c'est à espérer, sauveront l'Europe¹⁵⁵ ». Il est donc légitime de se demander si tout était déjà inscrit, même à demi-mots, dans *L'Homme, cet inconnu* ou si nous sommes en présence d'une radicalisation du discours.

Au terme de cette étude, je pense que la radicalité de la solution (le remplacement du système judiciaire par le système médical) était déjà inscrite dans le livre – et que les ajouts apportés à la version allemande ne font que l'explicitier un peu plus. En revanche, la présentation des solutions pratiques qui doivent être mises en œuvre (la nécessité d'une reformulation de la démocratie contenue dans la lettre au secrétaire d'État américain à l'agriculture ou, ici, celle de l'euthanasie des malades mentaux dangereux) me semble être une conséquence directe du succès du livre. Ce qui n'apparaissait que sous forme d'interrogation dans le livre de 1935 : « Le même traitement [euthanasique] ne serait-il pas applicable aux fous qui ont commis des actes criminels¹⁵⁶ ? » est devenu, dans la version allemande de 1936, « la solution idéale¹⁵⁷ ». Le succès rencontré auprès du grand public donna à Carrel l'élan nécessaire pour exprimer ses idées jusqu'au bout.

Examinons maintenant le troisième exemple de cette remise en cause des principes démocratiques qui auraient dû rendre possible la suppression d'individus jugés, d'un point de vue médical, inutiles et

153 Kilpper à AC, 16 décembre 1935, GU-ACP, B 70, sect. 18-5, d. 2. C'est moi qui souligne.

154 Carrel, *L'Homme...*, 1935, chap. VIII, 12.

155 AC à F. (J.C.), 18 janvier 1937, GU-ACP, B 40, d. 3, citée *supra* p. 382.

156 Carrel, *L'Homme...*, 1935, chap. VIII, 12.

157 AC à Kilpper, 2 janvier 1936, GU-ACP, B 70, sect. 18-5, d. 2.

dangereux. Il s'agit du brouillon d'un nouveau livre, prévu pour donner suite à *L'Homme, cet inconnu* mais qui ne vit jamais le jour. L'extension de la définition de la peine de mort pour permettre son application aux malades mentaux et à ceux qui leur ressemblent est au cœur de cet ouvrage sur lequel Carrel travailla durant l'été 1937 et dont nous est parvenu un brouillon dont les dernières corrections sont datées de la période du 30 novembre au 2 décembre 1937¹⁵⁸. Le titre provisoire que Carrel lui avait donné – « La construction des hommes civilisés » – est tout à fait similaire à celui du discours de Dartmouth. Le brouillon, qui s'étale sur vingt-huit pages dactylographiées en anglais, est en fait un sommaire très détaillé du nouveau livre. Comme *L'Homme, cet inconnu*, celui-ci est divisé en huit chapitres, dont chacun couvre entre trois et cinq pages du sommaire détaillé. Les trois premiers chapitres sont consacrés à la description du projet, de ses objectifs, ainsi que de la méthode employée. Les cinq autres décrivent les étapes du processus de construction en question¹⁵⁹ : chap. IV – la construction de la race ; chap. V – le façonnement de l'individu ; chap. VI – le développement de la personnalité ; chap. VII – la construction de l'environnement ; chap. VIII – la recreation de la société. Le quatrième chapitre, le premier des cinq formant le corps du livre, inclut douze sections et contient le programme eugéniste le plus détaillé qu'il m'ait été donné de trouver parmi les travaux de Carrel. La première section commence ainsi :

Section I. La meilleure manière d'améliorer les individus est d'améliorer la race. Méthodes. Point de sélection naturelle dans la civilisation moderne.

158 Dans une lettre à son frère, Carrel raconte qu'il a rédigé un plan détaillé d'un nouveau livre, cf. AC à F. (J.C.), 8 août 1937, GU-ACP, B 40, d. 3. Par ailleurs, en haut du brouillon, apparaît la mention manuscrite au crayon : « New Book ». Trois dates y sont inscrites : 31 octobre 1937, 4 novembre 1937, et 30 novembre-2 décembre 1937. Devant chacune des deux dernières, les mots « deuxième brouillon » et « troisième brouillon ». La dernière date ainsi que les corrections étant écrites au crayon, j'en déduis que le second brouillon fut tapé entre le 31 octobre et le 4 novembre 1937, et que le troisième, achevé un mois plus tard, n'est autre que celui-ci corrigé au crayon de la main même de Carrel. Cf. « New Book », 31 octobre-2 décembre 1937, GU-ACP, B 23, sect. 10-1, d. 3, 28 p.

159 « Fabrication » aurait peut-être mieux rendu l'anglais « Making » du titre de la conférence de Dartmouth, mais Carrel ayant lui-même utilisé le terme « Construction » lorsqu'il fit imprimer pendant la guerre une traduction française de cette conférence, c'est ce dernier que j'ai adopté ici. Le titre anglais annoncé par Carrel à son frère est « Construction of civilized men ». Cf. AC à F. (J.C.), 8 août 1937, citée ci-dessus.

Sélection artificielle difficile. Impossibilité de détruire les individus inférieurs et de contraindre l'union des individus supérieurs¹⁶⁰.

Ces quelques lignes suffisent à montrer que le cadre général de l'ouvrage est celui d'une théorie biopolitique fondée tout à la fois sur un racisme scientifique et sur une logique empruntée au darwinisme social pour lequel la sélection naturelle, mise à mal par la civilisation, doit être remplacée par une sélection artificielle. L'ouvrage, bien que reprenant deux des éléments qui seront mis en œuvre dans l'Allemagne nazie, n'en conclut pas moins à leur inapplicabilité. Dans la dixième section de ce même chapitre, pourtant, leur caractère inapplicable semble avoir presque entièrement disparu pour laisser place à une solution particulièrement déroutante :

Section X. Le problème des inférieurs. Ségrégation, si possible. Sinon, stérilisation des fous et des faibles d'esprit. Recours élargi à la peine de mort. Aspects moraux du problème. L'attitude de l'Église catholique. [Utilisation des individus inférieurs. Changements nécessaires de certains principes démocratiques.]¹⁶¹.

La logique qui préside à ces propositions est celle d'une société composée d'individus qui, n'ayant pas la même valeur intrinsèque, ne sont pas égaux en droits. Qu'est-ce que Carrel pouvait bien entendre par « le recours élargi à la peine de mort » ? En l'absence de preuves supplémentaires, nous en sommes réduits aux conjectures. D'après l'ajout apporté à la version allemande de son livre citée ci-dessus, il s'agirait au moins, après la limitation de la propagation des « déficients, des malades mentaux, et des criminels », de la « suppression de chacun de ces individus aussitôt qu'il se sera avéré dangereux » qui était, rappelons-le, présentée comme « l'idéal » dans cette version¹⁶². Notons l'attention portée à « l'attitude de l'Église catholique ». Bien que les condamnations très fermes et au plus haut niveau par les responsables de l'Église catholique de l'euthanasie des malades mentaux par le régime nazi soient ici anachroniques¹⁶³,

160 « New Book », chapter IV, « Construction of the Race », section 1.

161 *Ibid.*, section 10. La partie entre crochets est un ajout manuscrit.

162 AC à Kilpper, 2 janvier 1936, GU-ACP, B 70, sect. 18-5, d. 2.

163 Cf. en particulier les réactions bien connues de l'évêque de Munster, von Galen, en 1941 et celles du pape Pie XII lui-même, dont la plus connue se trouve dans l'encyclique *Mystici corporis christi* du 29 juin 1943. Cf. par exemple, R. J. Evans, *The Third Reich at War*, Penguin Books, NY, 2008, p. 95 sq.

l'opposition de celle-ci à l'homicide était traditionnelle¹⁶⁴ et avait déjà eu l'occasion de s'exprimer¹⁶⁵. Que voulait-il dire par ailleurs lorsqu'il évoquait les « changements nécessaires de certains principes démocratiques » ? Ici, ce sont les mots de sa lettre au ministre américain de l'Agriculture, Henry Wallace, qui résonnent : ceux qui ne sont pas « aptes intellectuellement » ne devraient pas avoir de part dans le processus démocratique.

Ces trois exemples, une fois situés dans le contexte de la réception politique de *L'Homme, cet inconnu*, témoignent clairement d'une radicalisation du discours. Il s'agit là d'éléments suffisamment probants pour affirmer que, si une certaine radicalité du discours était déjà inscrite dans le livre, les conséquences pratiques qu'elle entraînait pour le modèle démocratique n'ont été formulées que lors d'échanges ultérieurs, dans le cadre notamment des correspondances avec l'éditeur allemand ou avec le secrétaire d'État américain à l'agriculture examinées ici. La pensée de Carrel fut ainsi construite par le succès de son livre autant qu'il en construisit le succès en l'écrivant. Dans son discours de réception à l'Académie française, Ernest Renan faisant l'éloge de son prédécesseur citait ce passage de *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard :

Le physiologiste n'est pas un homme du monde, c'est un savant, c'est un homme absorbé par une idée scientifique qu'il poursuit ; il n'entend plus les cris des animaux, il ne voit plus le sang qui coule, il ne voit que son idée et n'aperçoit que des organismes qui lui cachent des problèmes qu'il veut découvrir. De même le chirurgien n'est pas arrêté par les cris et les sanglots, parce qu'il ne voit que son idée et le but de son opération. De même encore l'anatomiste ne sent pas qu'il est dans un charnier horrible ; sous l'influence d'une idée scientifique, il poursuit avec délices un filet nerveux dans des chairs puantes et livides, qui seraient pour tout autre homme un objet de dégoût et d'horreur¹⁶⁶.

Alexis Carrel poursuivant son idée de fonder un Institut pour la science de l'homme ne comptait déjà plus ceux qu'il lui faudrait laisser pour

164 Cf. par exemple, J.-B. Vittrant, *Théologie morale : Bref exposé à l'usage des membres du clergé et spécialement des confesseurs*, Beauchesne, Paris, 1941, chap. v, paragraphe 373.

165 I. Dowbiggin, *A Merciful End. The Euthanasia Movement in Modern America*, OUP, NY, 2003, p. 28-30 et 57-58 et p. 93, note 91.

166 Cl. Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, 1865, cité (légèrement abrégé) dans E. Renan, *Discours de M. E. Renan, prononcé le jour de sa réception à l'Académie française, 3 avril 1879*, Calmann-Lévy, Paris, 1879, consultable en ligne.

compte sur le bord du chemin. Il allait énonçant la nécessité d'opérer sur le corps social. Les États-Unis restèrent sourds à ses appels insistants. C'est en France, sous le régime de Vichy, qu'il trouva les moyens de réaliser son rêve. Mais ceci est une autre histoire¹⁶⁷.

167 Comme cela a été indiqué ci-dessus (p. 32 n. 67), l'attention sur la Fondation pour l'étude des problèmes humains que dirigea Carrel sous Vichy fut d'abord le fait de Jacques Léonard avant que Alain Drouard n'y consacre sa thèse. Les historiens du mouvement eugéniste français, ceux des politiques de population et ceux de la période de Vichy y font depuis référence. Font œuvre originale : – sur les questions d'eugénisme : A. Carol et W. Schneider ; – sur les questions de population : P.-A. Rosental dans *L'Intelligence démographique...*, 2003 ; – sur la période de Vichy : D. Lindenberg dans son livre sur la décennie noire 1937-1947, Ph. Burrin dans *La France à l'heure allemande...*, 1995 ainsi que F. Muel-Dreyfus, dans *Vichy et l'éternel féminin...*, 1996.